

# T

« Je sens brûler en moi un désir sauvage d'éprouver  
des sentiments intenses, des sensations ;  
une rage contre cette existence en demi-teinte, plate, uniforme et stérile ;  
une envie furieuse de détruire quelque chose,  
un grand magasin, une cathédrale, ou moi-même. »

**Herman Hesse**

## Takanakuy

### Talent

« Un petit talent est la pire malédiction de Dieu »

**Carson McCullers**

Le talent est sûrement l'une des qualités les moins partagées, celle dont sont jaloux ceux qui en sont dépourvus. Jean Palliano fait le tour de la question dans un joli petit livre (*Le revers de Richard Gasquet*, anamosa, 2019) : « Je me suis demandé après coup si ce qualificatif précis de “talent”, cette expression qu'on emploie souvent, “avoir du talent”, n'étaient en réalité pas réservés et donnés alors à ceux qui n'ont précisément que cette qualité ou cet attribut pour nous contenter et nous plaire, et qui, pour le reste, souffrent peut-être d'assez grandes faiblesses. »

Le talent ne suffit ni sur le court ni sur le ring ni dans la vie, encore faut-il le travailler presque autant que si l'on en était dépourvu pour atteindre les sommets. Il est des professeurs de musique réputés qui refusent les élèves trop talentueux, préférant s'occuper d'instrumentistes moins brillants, mais plus déterminés. Lorsque l'on parle de talent, on rajoute souvent le qualificatif « naturel », or il n'est rien de moins naturel que le tennis, la boxe ou le violon. Des boxeurs de talent, l'histoire n'en manque pas (Johnny Bratton, Mark Breland, Michael Dokes, Michael Nunn, etc), sauf que la plupart du temps on déplore qu'ils l'aient gâché.

### Tapia (Johnny)



« Mon rêve c'est d'avoir une belle voiture, une famille, une jolie maison et que mes enfants jouent au golf. »

**Johnny Tapia**

Dans la vie, quand ça commence mal, en général, ça finit pas très bien et pour Johnny Tapia ça ne pouvait commencer plus mal : alors qu'il a huit ans, sa mère est kidnappée, torturée, poignardée à vingt-six reprises à coups de tournevis et violée sous ses yeux ! Le petit garçon l'aperçoit jetée à l'arrière d'un pick-up, il crie « Au secours ! », on lui ordonne de se rendormir... les cauchemars, depuis, ne cesseront jamais. La Police retrouvera la jeune femme rampant sur la route, elle mourra quatre jours plus tard sans avoir repris connaissance. Elle avait 32 ans. Autant dire qu'il y avait peu de chances qu'après avoir été confié à ses grands-parents Johnny Tapia devienne professeur de grec ancien à l'université du Nouveau Mexique. Aucune chance même qu'il survive.

Élevé comme un pitbull, il se bat comme un pitbull sur le plancher des bars pour amuser son grand-père et les ivrognes. Pour un dollar.

Ritalin®.

À onze ans, il prend le chemin de la salle.

Premier combat pro le 28 mars 1988, il a 21 ans. Match nul. Il gagne les 21 suivants, mais perd son premier combat contre « sa meilleure amie et sa pire ennemie », la cocaïne. Il a 23 ans.

Trois ans et sept mois d'arrêt.

Allers et retours en prison.

Trois overdoses.

Et puis, l'amour... Teresa Chavez !

Ils se marient le 20 mars 1993.

Ils se séparent.

Overdose.

Il arrache les perfusions pour s'évader de l'hôpital, la blouse flottant sur son cul nu.

Ils se retrouvent.

Ils ne se quitteront plus.

En octobre 1993, il est en prison.

Teresa fait deux fausses couches.

Le 26 décembre, Johnny est libéré.

Deux mois enfermé dans le petit appartement de Teresa sans même une bière. Il casse tout, elle lui ouvre la cuisse avec un éclat de miroir, le transporte aux urgences se faire recoudre et l'enferme de nouveau.

Le 27 mars 1994, il remonte sur le ring à Tulsa (Oklahoma).

Il prie agenouillé dans les douches, un prêtre aux cheveux blancs le bénit. Il a fait coudre une médaille de saint Ignace dans le revers de son short sur lequel est brodé l'indicatif téléphonique d'Albuquerque : 505.

Nouveau Mexique, 12 octobre de la même année, il est champion du monde WBO.

Dans son vestiaire, des types en costume italien l'embrassent, il embrasse ses amis d'enfance et la vieille femme qui lui vendait des chewing-gums, on lui présente des enfants pour qu'il les bénisse, le flic qui l'a arrêté la veille se fait prendre en photo avec lui, un orchestre mariachi joue à fond pour couvrir les boom-bom-box.

New Jersey. Coq... champion du monde !

En 1999, on lui annonce que l'assassin de sa mère est mort depuis 1983, écrabouillé dans une rue d'Albuquerque.

New York. Plume... champion du monde !

Il n'y a que sur le ring qu'il trouve la paix.

Entre les combats...

Overdoses / suicides / métamphétamine / asiles / motels borgnes / amnésie / prison / seringues / urgences / hallucinations.

Quand il sort du coma, c'est pour réclamer un cheeseburger !

Labrutin - Depakote - Lithium - Zoloft...

Au fur et à mesure que son corps se recouvre de tatouages, son visage disparaît.

On l'appelait « L'Assassin à gueule d'ange ».

Au fur et à mesure que son visage se défait, on remarque son regard... mort depuis qu'il a huit ans.

## Mi Vida Loca

Son casier judiciaire fait 125 pages.

Le 23 février 2007, il dispute ce qu'il annonce être son dernier combat.

Le 12 mars, il est retrouvé mourant dans une chambre d'hôtel.

Son beau-frère et son neveu se tuent sur la Highway 505 en se rendant à son chevet.

La Police l'arrête dans une caravane en plein désert du Mojave alors qu'il se met minable avec deux de ses cousins dont l'un, accusé d'attaque à main armée, l'a appelé au secours... la famille, c'est sacré !

Teresa le ramène à Las Vegas.

Il fait un *come-back* le 6 mars 2010.

Dispute son dernier combat, le 4 juin 2011.

Retrouvé mort le 27 mai 2012.

Cauchemar évanoui...

Adieu l'enfer !

## Tapia (Teresa)

« Je sais pas comment cette histoire va finir.  
J'aimerais que l'on vieillisse ensemble, entourés de nos enfants,  
mais quand j'en parle à Johnny, il me dit  
qu'il sait même pas s'il va se réveiller demain matin. »

**Teresa Tapia**

Johnny avait la drogue, Teresa avait Johnny.

Le soir de son mariage, son cousin lui dit : « Tu veux voir avec qui t'es mariée ? » Il pousse la porte de la salle de bains, le marié a une aiguille plantée dans la veine radiale. Il barbote l'argent des cadeaux et on le retrouve le lendemain dans une chambre de motel minable. Overdose. Ce n'était pas la première. Ce ne sera pas la dernière.

Chaque fois que Teresa perdait Johnny de vue, elle s'attendait à le retrouver mort.

Johnny n'avait plus sa mère, assassinée lorsqu'il avait huit ans.

Il avait Teresa.

Johnny n'avait plus son père, soi-disant mort avant sa naissance.

Il avait Teresa.

Sauf qu'en 1994, un dénommé Jerry Padilla, relâché de prison après avoir été condamné trois fois pour trafic d'héroïne, affirme être le père de Johnny, test à l'appui.

Les membres de la petite famille reconstituée peuvent comparer la ressemblance stupéfiante de leurs tatouages respectifs. Ils y passent des soirées entières, mais ça, c'était avant.

Depuis la mort de Tapia, les rebondissements n'ont pas manqué dans la vie de sa veuve : quelque temps après la mort de Tapia et avant d'en divorcer rapidement, Teresa s'est mariée avec Darius McCrary, acteur de sit-com (*Les Feux de l'amour*), précédemment condamné pour violences conjugales. Elle épouse ensuite le fils (*sic*) de Jerry Padilla, Jerry Padilla Jr, avant d'en divorcer vite fait... Le gang Padilla est bien connu au Nouveau Mexique pour ses activités criminelles, Jerry Padilla Jr et son fils Jerry Padilla III ont été condamnés pour trafic de cocaïne, l'autre fils de Junior, Joseph Padilla, l'ayant été pour trafic d'héroïne ; tout ça n'en fait pas des fréquentations recommandables pour les trois enfants de Teresa qui commencent à devenir grands. La veuve de Johnny Tapia revient donc aux fondamentaux, elle se marie avec un boxeur, Archie Ray Marquez

(17 combats), qui se révèle ne pas être le bon non plus... elle divorce encore, Marquez est aujourd'hui en prison pour violences domestiques et agressions sexuelles.

Entretemps, Jerry Padilla Sr, qui aurait tenté d'escroquer à plusieurs reprises sa double belle-fille, a été reconnu comme n'étant pas le père de Tapia, test à l'appui.

Sainte Teresa commence à penser qu'elle n'a pas la main heureuse, un œil à faire crever les poules, et que vivre avec Johnny **Vida loca** Tapia, finalement, était de tout repos !

## Tarif

Le tarif, quand on arrête, c'est vingt kilos. J'en suis à trente.

## Tarver (Antonio)

En dehors du fait qu'il a été un excellent boxeur amateur (médaille de bronze aux Jeux olympiques de 1996), qu'il est passé professionnel relativement tard (28 ans), qu'il a dominé la catégorie des mi-lourds au début des années 2000, Antonio Tarver est aussi remarquable à plus d'un titre : il a mis fin à l'invincibilité de Roy Jones Jr en battant avant la limite pour la première fois de sa carrière celui qui était considéré à l'époque comme le meilleur boxeur toutes catégories confondues ; il a été deux fois contrôlé positif aux stéroïdes anabolisants ; il a tenu l'un des rôles principaux (Mason « The Line » Dixon) dans *Rocky Balboa*.

## Tate (John)

« Écoute-moi, c'est toujours comme ça avec les poids lourds,  
ce sont des fouteurs de merde [...] je peux en dégoter un qui soit vraiment bon,  
mais deux, c'est mission impossible. »

**Charles Bukowski**

L'un des plus malchanceux de tous les *Alphabet's Boys*. En amateur, John Tate sera battu en demi-finale par Teofilo Stevenson aux Jeux olympiques de Montréal (1976). Passé pro, « Big John » remporte le championnat du monde poids lourd WBA en Afrique du sud face à Gerrie Coetzee. Pas si mal pour un gentil nounours analphabète de 1 mètre 93, né à Marion (Arkansas) le 25 janvier 1955, sauf que cinq mois plus tard, Tate défend son titre contre Mike Weaver et le perd au dernier round. Après, ce sera la chute inexorable dans l'alcool, la drogue et la délinquance minable, il perd son dernier combat le 30 mars 1988 à Londres face à Noël Quarless, un *journeyman* de qualité moyenne, il pèse 140 kilos, il en pèsera quasiment 200 lorsque son pick-up Ford percutera un pylône sur l'Intestate 40 en avril 1998. D'après l'enquête, positif à la cocaïne, il serait mort au volant d'une hémorragie cérébrale *avant* de perdre le contrôle de son véhicule.

## Tatouages



« Ils s'occupent davantage de se tatouer que de boxer »

**Emanuel Steward**

Fortement recommandés, quasiment obligatoires si l'on est d'origine *latino*.

## Taylor (Charles)

Poids coq pas spécialement renommé pour son punch (37 victoires avant la limite sur 165 combats), « Bud » Taylor verra pourtant deux de ses adversaires (Frankie Jerome en 1924 et Clever Sencio en 1926) décéder après l'avoir rencontré.

## Taylor (Meldrick)

Quelquefois, deux secondes suffisent à changer le cours d'une vie, à briser, une fois pour toutes, les rêves de la Gloire qui vous était promise : le 17 mars 1990, Meldrick Taylor rencontre Julio Cesar Chavez à Las Vegas. Les deux adversaires, considérés comme les deux meilleurs boxeurs en activité, sont tous les deux invaincus... enfin, invaincus, faut voir ! Lou Duva aura beau jeu de faire remarquer que sur ses soixante victoires, Chavez en comptabilise une bonne cinquantaine sur des adversaires faits pour perdre.

À 17 ans Taylor était revenu des Jeux Olympiques de Los Angeles avec une médaille d'or autour du cou, Chavez n'a pas disputé un seul combat amateur, son palmarès est « fabriqué » sur mesure, ce qui ne tient pas compte de deux ou trois choses néanmoins évidentes : il est solide, courageux, cela sans compter qu'il encaisse et qu'il frappe comme un sourd.

Taylor domine le Mexicain dix rounds durant, largement en tête sur les bulletins des juges, mal conseillé par son coin, au dernier round – Philadelphie prend le dessus –, Taylor a toujours voulu être Frazier qu'il n'est pas, alors qu'il boxe comme Leonard (l'intelligence en moins), il fait l'erreur de se battre avec Chavez, ce qu'il n'aurait pas dû faire. Droite du Mexicain, Meldrick Taylor « fait connaissance avec le tapis », il se relève à 6, l'arbitre lui demande : « Ça va ? », Taylor, les yeux tournés vers son coin, ne répond pas, *bis repetita*, il ne répond toujours pas, Richard Steele (proche de Don King, promoteur de Chavez) arrête les frais. La polémique peut commencer : deux secondes, c'est pas assez/deux secondes, c'est suffisant ; il menait largement / il était aux fraises ; il dominait /il avait les deux yeux fermés ; il était conscient / il s'était trompé de coin le round précédent... de quoi alimenter la polémique *ad infinitum* sans tenir compte de la réalité et de sa suite : mis en observation après le combat, le diagnostic du personnel hospitalier (« Il a fait un combat de boxe ou il a eu un accident de bagnole ? ») donnera raison à Richard Steele : Taylor pissait du sang pur, souffrait de multiples contusions et d'une fracture du plancher orbital gauche.

La suite ? Meldrick Taylor est devenu un boxeur comme les autres avec, quelquefois, des éclats – comme un rasoir – de sa classe brisée en éclats et, quelquefois, le souvenir – comme un cauchemar – de cette soirée où il a été massacré par un boxeur inférieur à celui qu’il était : champion du monde poids welter face à l’invaincu Aaron Davis/battu par Terry Norris pour le titre de la catégorie supérieure/battu avant la limite par un Julio Cesar Chavez sur le déclin à l’issue d’une revanche sans grande signification (Taylor domine/Chavez frappe et au huitième, l’arbitre arrête les frais), et puis des hauts et puis des bas et puis la parole qui se ralentit et puis les emmerdes qui s’accumulent.

La bio de Meldick Taylor s’intitule : « À deux secondes de la Gloire »... on ne saurait mieux dire.

## Télévision

« Le média est le manager. »

**Budd Schulberg**

Après avoir failli tuer la boxe, la télévision l’a sans doute sauvée, à moins qu’elle ne la maintienne en coma artificiel.

Dans un premier temps, la télévision a rendu la boxe encore plus populaire qu’elle ne l’était, tous les vendredis, « The Gillette Cavalcade of Sports » retransmettait les réunions du Madison Square Garden et cela pendant quatorze ans, jusqu’à ce que l’émission cesse le 24 juin 1960, et tous les vendredis, John Doe était au rendez-vous. Par un mouvement inverse, pas vraiment prévu au programme, cette popularité a produit un inconvénient majeur : John Doe ne va plus aux réunions, leur organisation est de moins en moins rentable, le réservoir de main-d’œuvre se tarit d’autant plus que le plein emploi et la scolarisation tendent à se généraliser. A.J. Liebling prophétise : « Bientôt on ne trouvera plus ni acrobates, ni violonistes, ni cuisiniers, ni boxeurs. »

Hormis le fait que la boxe n’est pas chère à produire, son succès à la télévision provient de son aspect simple ; non seulement tout le monde peut comprendre ses règles sans qu’on les lui explique, mais même retransmis plutôt mal en noir et blanc sur des écrans de petite taille pas toujours très nets (« You know what blood looks like in a black and white video ?/Shadows, shadows/That’s what it looks like », John Prine), on comprend mieux l’enjeu que celui d’autres sports. Sauf qu’évidemment la boxe présente aussi un tas d’inconvénients pour la télévision, elle n’a pas de saison comme le football ou de rendez-vous à dates fixes comme le tennis, on ne peut même pas se fier à sa durée... un combat prévu en quinze rounds avec ses quatorze intervalles publicitaires peut s’achever en moins d’une minute ! L’affection et la désaffection du public jouent aux montagnes russes, le 11 mai 1977, il y avait 48 millions de téléspectateurs pour assister au combat Norton/Bobick et 100 millions quatre mois plus tard pour celui entre Ali et Shavers ; le 26 septembre 2015, ils étaient un peu plus de deux millions pour Wilder/Dupas, trois fois moins que pour assister à un épisode d’*American Ninja Warrior* !

Dans un deuxième temps, la télévision a injecté suffisamment d’argent en droits de retransmission pour lui permettre de faire face aux infidélités récurrentes du public, ce qui liera quasi définitivement l’une à l’autre...

En dehors des aléas économique-financiers, mais aussi culturels, la télévision a peut-être « sauvé » la boxe pour une raison bien précise, Charles Einstein (auteur de *The Bloody Spur*, adapté au cinéma par Fritz Lang : « Quand la ville dort ») a très tôt noté que la télévision avait amélioré la boxe plus que tout autre spectacle ; en désamorçant sa violence, l’écran remplit parfaitement son rôle d’écran, la boxe à la télévision, même sur des écrans d’un hectare comptant des milliards de pixels, est différente de la boxe en direct. La télévision déréalise la boxe... c’est ce qui peut lui arriver de mieux pour la rendre supportable aux âmes sensibles et même agréable à regarder par ceux qui ne pourraient pas supporter, en direct, le bruit des coups et la vue du sang qui n’est pas seulement une couleur.

## Teran (Keeny)



Une gueule d'ange à tomber par terre.

Onze ans, marijuana.

Héroïne, la veille de ses quinze ans.

Le meilleur des combats en six rounds imaginable au Legion Stadium contre son pote, Gil Cadilli, le 22 juin 1951.

Et puis, la prison... Folsom, Saint Quentin, Soledad.

Et puis retourner chez sa mère sur laquelle on frappait pour quelques dollars manquants.

Et puis, essayer de raconter tout ça alors que l'on ne sait pas écrire ou si mal.

Sans succès...

Et puis mourir du cancer en 1995.

*Soledad* qui veut dire solitude.

## Terrell (Ernie)

Il était un tout petit peu plus grand que Primo Camera avec une envergure nettement inférieure, mais il était quand même bien équipé : 1 mètre 98/2 mètres 08... une pieuvre ! le problème c'est qu'il avait aussi le jeu de jambes d'un poulpe léthargique, en fait il n'avait pas de jeu de jambes du tout. « Sur un ring, il ressemble à rien ! » disait de lui Angelo Dundee avant de rajouter « mais il gagne... » et c'est vrai que Terrell avait gagné pas mal de combats contre des adversaires d'un bon niveau, de là à envisager de gagner contre Ali, il y avait un monde et pourtant leur rencontre était inévitable, Terrell avait un bout de ceinture, celle de la WBA, Ali avait l'autre bout, donc...

Quand ils étaient plus jeunes, les deux hommes s'étaient entraînés ensemble, ils avaient partagé pendant une semaine la même chambre d'hôtel. Terrell préparait son combat contre Herb Siler et Ali préparait le sien contre Don Warner, à l'entraînement, Ali avait eu du mal à se débarrasser des tentacules de « La Pieuvre ». Quant ils ont eu gagné leurs combats respectifs, ils ont traversé une bonne partie des États-Unis dans la Cadillac rouge d'Ali ; à Louisville, Ernie a dîné et dormi chez les parents d'Ali avant de prendre le bus pour Chicago le lendemain matin. Terrell avait toujours pensé être pote avec Cassius Clay, il l'avait toujours appelé comme ça, quand Clay lui avait parlé de l'Islam, ça ne l'avait pas intéressé, il était chrétien et il n'avait pas envie de changer. Alors pendant toute la préparation du combat, il a continué à l'appeler Clay et quand il a vu que ça l'énervait, il a insisté. Terrell a pensé que c'était une histoire de promotion, pour Ali, c'était autre chose et les Musulmans noirs ne plaisantaient jamais.

Le combat a été affreux, mais pas tout à fait aussi horrible qu'on le raconte ni aussi dramatique. Évidemment, il est inégal, mais on a vu pire. Ali bouge et Terrell se contente de le suivre comme un automate sans jamais réussir à le coincer en se protégeant du mieux qu'il peut, c'est-à-dire pas très bien. Pas suffisamment en tous les cas pour éviter de se prendre le pouce d'Ali dans l'œil gauche à la quatrième reprise. À partir de ce moment-là, il voit double et devient une

proie encore plus facile, mais de temps en temps, au moins une fois par round, il a quelques réactions désordonnées, si elles ont toutes échoué elles n'en étaient pas moins dangereuses. Il n'est pas certain qu'Ali ait réellement eu les moyens de mettre fin au combat comme Dundee le lui demandait, pas certain qu'il ait volontairement fait durer la punition. Terrell semble en difficulté à la septième reprise et c'est à partir de la huitième qu'Ali l'invective et lui demande : « Comment je m'appelle ? » Après le combat, la presse s'est déchaînée contre Ali bien plus que Terrell qui ne se souvenait pas qu'Ali lui ait demandé de l'appeler par son nom... « Franchement, j'étais occupé à autre chose ! » Après un passage à l'hôpital, Ernie Terrell perdra, la même année, deux combats à la suite. Il arrêtera les frais pendant trois ans, avant de remonter sur le ring. Après sept combats victorieux ne signifiant pas grand-chose, il perdra l'avant-dernier contre Chuck Wepner aux points (beaucoup l'ont vu gagner) et le dernier sur un K.-O. dramatique à la première reprise contre Jeff Merritt, ce qui le persuadera d'arrêter les frais une fois pour toutes.

Ernie était le frère aîné de Jean Terrell qui remplacera Diana Ross comme soliste des Supremes, il adorait la musique, chantait et jouait de la guitare, il a longtemps eu un groupe, les *Heavyweights*. Deux jours avant son combat contre Ali, il passait à la télévision avec sa sœur et ses deux frères.

Son entreprise de nettoyage a compté jusqu'à 850 employés.

Il s'est présenté, sans succès, au conseil municipal de Chicago.

Les dernières années de sa vie, la boxe l'a rattrapé... *dementia pugilistica*. Mort à 75 ans le 16 décembre 2014.

## Thèse centrale

Et si, *instar denistar*, la thèse centrale de ce livre était : la boxe est un sport de gros cons pratiquée par de gros cons admirée par des gros cons et racontée par des gros cons à l'usage de gros cons ? Ça changerait de la guimauve !

## Thiam (Mamadou)

Exemple du boxeur français artificiellement « monté ». Après 34 combats, 33 victoires contre des adversaires du niveau de Salim Hachemi (quatre combats autant de défaites), Mohammed Bourzig (débutant), Nawad Maner (un seul combat), Bruno Wuestenberghs qui avait perdu ses 6 derniers combats tout comme Nino Cirilo et une alerte face à Morrhade Hakkar (défaite par K.-O), les Acariès et la bande à Canal lui font rencontrer Tito Trinidad, 37 combats dont 29 gagnés avant la limite et qui a battu des boxeurs du calibre de Pernell Whitaker, Hector Camacho, Oba Carr, Freddy Pendleton, David Reid ou Oscar De La Hoya. Dès le début du premier round, Mamadou est en difficulté, à la fin du deuxième, ça recommence, Thiam n'a que son courage à opposer à un boxeur qui lui est cent fois supérieur. À la troisième reprise, l'œil droit complètement fermé, il abandonne et il a raison, l'arbitre aurait dû l'arrêter, son coin aurait dû le retenir le round précédent et, surtout, personne n'aurait dû lui faire disputer ce combat. À ce propos, Michel Chemin, dans *Libération*, sortira de ses gonds et parlera de « mascarade ».

Pas découragés pour autant, les « amis » de Mamadou Thiam lui feront disputer un deuxième championnat du monde qu'il perdra haut la main contre Santiago Samaniego (Louis Acariès, toujours affectueux, le prendra dans ses bras à l'issue du combat). Mamadou Thiam échouera ensuite deux fois dans ses tentatives de récupérer un titre de champion d'Europe, les deux fois par K.-O.

Fin de carrière difficile avec des victoires sur des agneaux venant de naître et quelques défaites devant des clients à peu près sérieux.

Il s'occupe d'une salle de boxe à Joinville-le-Pont (sous le bâtiment E).

## Thil (Marcel)

Tous les poils qu'il n'avait pas sur le caillou, Marcel Thil les avait sur la poitrine, esthétiquement, le résultat n'était pas très heureux, surtout qu'il avait aussi les omoplates velues, mais peu importe, Thil ne confondait pas le ring et la scène, Marcel était là pour en prendre et en rendre et il ne se privait ni d'en recevoir ni d'en envoyer. Vaillant, rugueux, plus malin qu'il n'en avait l'air, il a été le premier boxeur à se recouvrir d'huile pour faire « glisser » les coups et il a fort bien simulé le « coup bas » lors de ses deux victoires sur Lou Brouillard ; champion du monde des poids moyens grâce à une victoire sur « Gorilla » Jones, encore une fois par disqualification.

Ouvrier régleur chez Citroën, pote de Jean Gabin, il aura l'occasion de confirmer son courage en s'illustrant dans la Résistance et en supportant vaillamment les tortures qu'il dut subir pour cela.

## Thio (David)

## Thomas (Pinklon)

Mozart était un enfant précoce, Pinklon Thomas aussi... dans un autre genre : il a essayé l'héroïne à douze ans, ça lui a plu, à quatorze ans cette fâcheuse habitude lui coûtait cent cinquante dollars par jour. Autant dire qu'à cet âge il faut être drôlement astucieux pour se procurer cette somme et l'on se doute bien que les moyens déployés pour ce faire sont rarement légaux, à vrai dire, aucun ne l'était. À dix-sept ans, il se marie avec Kathy Jones, un an plus tard, la jeune femme s'engage dans l'armée, Pinklon Thomas quitte Pontiac pour la suivre au gré de ses affectations, mais ne cesse pas de fréquenter les seringues, la poudre, les pilules et la bouteille. À vrai dire, Pinklon Thomas effectuera une bonne partie de sa carrière sous l'influence de produits toxiques. Elle en est d'autant plus remarquable, on peut même regretter qu'il n'ait pas pu se désintoxiquer alors qu'il avait l'avenir devant lui.

Thomas passera professionnel après seulement trois combats amateur, il a un direct du gauche presque aussi beau que celui de Larry Holmes et, surtout, presque aussi puissant que celui de Sonny Liston. Entraîné par Angelo Dundee, tout de rose vêtu, il a vite fait de faire le ménage chez les poids lourds. Après avoir fait match nul avec Gerrie Cotzee, il s'empare du titre WBC en 1984 en battant Tim « Terrible » Witherspoon aux points, il le perdra en 1986 face à Trevor Berbick, toujours aux points ; six ans plus tard il récupérera un titre « mondial », le premier d'une fédération plus que mineure, l'IBO. Entre les deux, il aura des hauts et des bas ou, plutôt, des bas et des très bas. Après sa défaite\* face à Mike Tyson devant lequel il subit son premier K.-O., il est battu par Evander Holyfield et se retrouve au fond du trou, quasiment clochard et tout à fait SDF. Il ne lui restait plus qu'à crever dans le ruisseau d'une overdose banale ou à donner un coup de talon pour refaire surface. Pinklon Thomas donne le coup de talon de la dernière chance, le 10 février 1989, jour anniversaire de ses 31 ans, il est, enfin, *clean*. Curieusement, sur le ring le résultat n'est pas évident, l'homme au short rose est passé de l'autre côté, sa jeunesse s'est enfuie. Il est battu par Riddick Bowe, face à Tommy Morrison, il reste assis sur son tabouret à l'appel de la deuxième reprise. À l'issue de ce combat, Angelo Dundee l'abandonne à son sort, l'homme au peignoir rose ne rencontrera plus que des boxeurs de deuxième ou troisième zone.

Sa fin de carrière est aussi cahotique que le début de son existence. Pour son avant-dernier combat, il exécute Craig Payne qui, s'il peut se vanter d'avoir battu Mike Tyson et Teofilio Stevenson en amateur, traîne défaite sur défaite en professionnel, sans compter 140 kilos dont la moitié de mauvaise graisse ; pour le dernier, dans une réunion où Dave Jaco dispute, lui aussi, un

titre de champion du monde à la mords-moi-le-nœud, il est exécuté par une cloche, Lawrence « Poncho » Carter, sortant tout juste d'un K.-O. des poings d'Oliver McCall.

Il ne reste plus à l'homme en rose qu'à s'occuper de son projet PINK (*Pride In Neighborhood Kids*) qui essaie de réinsérer des adolescents de son genre.

Précoces.

Souhaitons-lui bonne chance.

\* Avant de prendre le crochet qu'il ne faut pas prendre,  
Thomas s'était plutôt bien débrouillé,  
inquiétant même Tyson tout le début du combat.

## Thorel (Roger)

Né le 2 mars 1911 à Aubervilliers, décédé à Éragny-sur-Oise deux ans après avoir arrêté d'entraîner les boxeurs de l'US Conflans, il avait 92 ans. Éducateur respecté par tous, il compte Khalid Rahilou et Faouzi Hattab parmi ses plus célèbres réussites. Grand Monsieur du genre modeste.

## *Thrilla in Manila*

« Quand on est partis à Manille, on était deux champions,  
quand on est revenus, on était deux vieillards »

**Muhammad Ali**

« Joey n'est jamais revenu de Manille  
et Ali sait même plus qu'il y a été... »

**Burt Watson**

Ni l'un ni l'autre n'étaient au mieux de leur forme, cela faisait déjà un bon moment qu'ils étaient passés de l'autre côté de la colline, c'est à ce moment-là qu'ils se sont rencontrés pour la troisième fois et qu'ils ont livré ensemble ce qui, grâce à l'aura d'Ali, est parfois considéré comme le plus grand combat de l'histoire.

Frazier avait gagné leur première rencontre, infligeant, par la même occasion, au « Greatest » sa première défaite, Ali, comme de juste, avait pris sa revanche, la belle était inévitable. Le drame a certes eu lieu, mais avant de finir en tragédie, il a commencé comme un vaudeville puisqu'en préambule on eut droit au combat Belinda Ali /Veronica Porche. En fait, plutôt qu'au soutien apporté à une kleptocratie du tiers-monde, Ali avait vu ce combat comme l'occasion de passer six semaines de vacances aux Philippines avec Veronica Porche, sa maîtresse-en-chef depuis plus d'un an, sauf que Belinda, son épouse légitime, même si elle était parfaitement au courant de la furie génésique de son époux, n'entendait pas se voir bafouer publiquement. Quand Ali a été invité par les Marcos, il était accompagné par Veronica, lorsque le Mobutu local l'a complimenté sur la beauté de son épouse, loin de le contredire, il lui a retourné le compliment et fait l'éloge de celle d'Imelda Marcos restée dans l'histoire de la cordonnerie comme la seule femme capable de ruiner un pays de plus de cent millions d'habitants en collectionnant les *stilettos* de chez Manolo Blahnik. Vingt-quatre heures plus tard, Belinda prenait un vol pour Manille accompagnée d'une bande de tueurs de la dimension approximative de son mari. Dans l'avion, Belinda avait le même regard de tueur que Sonny Liston, d'après Florence, la femme de Frazier, passagère paisible du même vol, Belinda semblait capable d'arracher le pare-chocs d'une Buick avec les dents avant de balancer Veronica par une fenêtre et peut-être même Ali sans avoir recours aux services de ses gladiateurs !

Elle a traversé le hall de l'hôtel comme la reine d'Angleterre sans jeter un seul regard aux objectifs des photographes, elle a tout cassé dans la chambre d'Ali avant de le quitter sur cette menace : « Préviens cette pute que si je la croise, je la casse en deux ! », de reprendre l'ascenseur, de remonter dans la limousine de location avec sa légion d'hoplites et de repartir dans l'avion qui l'avait amenée.

Le camp Frazier a cru que tout ce boxon servirait leurs intérêts sauf qu'Ali a tiré avantage de tout ce ramdam... le « Greatest » adorait la lumière, il ne pouvait pas vivre sans elle, Ali était un enfant cruel, arrogant, amoureux de lui-même et de son image, il aimait plus que tout être au centre de toutes les attentions, peu importe le moyen pour y parvenir, serait-ce une scène de ménage.

S'il avait fallu analyser le combat, il n'avait pas grand intérêt : Frazier était trop vieux, il ne voyait plus que d'un œil et pas très bien, il fallait lui faire un tas de piqûres pour soulager ses épouvantables névralgies ; Ali, entouré d'un paquet de courtisans qui n'y connaissaient que dalle, croyait encore être ce qu'il n'était plus depuis longtemps. Restaient la cruauté d'Ali traitant Frazier d'Oncle Tom, de crétin, de singe et, finalement, de nègre et la haine de Frazier pour ce mec trop beau, trop intelligent, trop blanc... et le combat de ces deux types, qui savaient que c'était la dernière fois qu'ils se rencontraient, est devenu le meilleur des combats de la meilleure trilogie de tous les temps.

Un drame en trois actes... acte I : Ali ; acte II : Frazier ; acte III : Ali.

Ali a dominé les premières reprises grâce à sa vitesse et à son jab retrouvé, Joe a tellement dominé le milieu du combat qu'Ali a envisagé d'abandonner. À partir de ce moment-là, on ne pouvait pas comprendre pourquoi les juges continuaient à noter tant il était évident que le combat n'irait pas jusqu'à son terme, qu'aucun des deux boxeurs n'aurait la force d'aller jusqu'au bout... à partir de la septième reprise, ils ne boxaient pas, ils se battaient. Les coups de Frazier détruisaient Frazier, les coups d'Ali détruisaient Ali, chacun d'entre eux était son pire ennemi, on arrivait dans cet endroit sombre et désert où la seule chose que l'on entend encore, plus pour très longtemps, est son cœur ne battant plus pour très longtemps.

Ali tenait debout par miracle, mais Joe était mené aux points, il ne pouvait gagner qu'avant la limite et ses coups qui auraient pu abattre la Grande Muraille de Chine n'avaient eu aucun effet sur Ali ; il aurait fallu à Joe un chien d'aveugle pour terminer le combat, alors Eddie Futch a posé sa main sur l'épaule de Joe et il lui a dit : « C'est fini... personne oubliera ce que tu as fait ce soir ! » Il n'a pas vu Willie Monroe lui faire signe qu'Ali était fini, qu'il ne pourrait pas se lever de son tabouret pour reprendre, il a écouté son cœur et sa raison. Ce soir-là, Eddie Futch a sans doute sauvé la vie de Frazier, mais « Smokin' » en a toujours voulu à Futch, il aurait préféré mourir ce soir-là plutôt que de remâcher sa haine des années et des années en la faisant passer à grandes lampées de Southern Comfort.

Ali était une plaie, son visage avait doublé de volume, il pissait le sang ; Frazier était une épave, les deux yeux fermés. Manille a été la dernière lueur du génie d'Ali, la haine que lui portait Frazier a maintenu Joe en vie, mais les deux hommes sont morts ce soir-là.

Ils n'ont plus jamais été qu'un couple de fantômes.

## Tiger (Dick)

Dans une interview donnée en mai 68 à *Sports Illustrated*, avant son combat contre Bob Foster, Richard Iherigbo Ihetu – rebaptisé Dick Tiger pour les besoins de la cause – confie à Robert Boyle : « Je suis né et je mourrai au Biafra ». D'ethnie Igbo, « Tiger » est né le 14 août 1929 dans le village d'Amaigbo au sein d'une famille modeste (son père élevait des poulets), il mourra du cancer du foie le 15 décembre 1971... au Biafra où le gouvernement nigérian lui a permis de finir sa vie auprès d'Abigail, sa femme, et de ses huit enfants.

Tout comme sa carrière, la vie de Dick Tiger est une longue suite de hauts et de bas. Repéré au Nigeria, il boxe contre des types aux patronymes folkloriques : « Koko Kid », « Easy Dynamite », des innocents qui ne remettront plus jamais les pieds sur un ring après avoir pris le crochet à la

godille qu'il faut pas prendre... On voit la scène, le ring monté de bric et de broc dans la salle d'un cinéma, le type – un short de foot, les chaussettes en nylon dans les chaussures de ville – qu'il faut convaincre de grimper : « Tu es un lion, il n'est qu'une hyène... tu vas le dévorer vivant ! » Les gris-gris, le féticheur, le poulet que l'on égorge, les billets sales que l'on tient dans la main, le petit verre de rhum, la foule qui rigole, et le type se laisse convaincre avant – Vlan ! – de se prendre la droite de l'armoire à glace en pleine poire.

– Tu m'as fait honte ! Je te parle plus... tu n'auras pas l'argent !

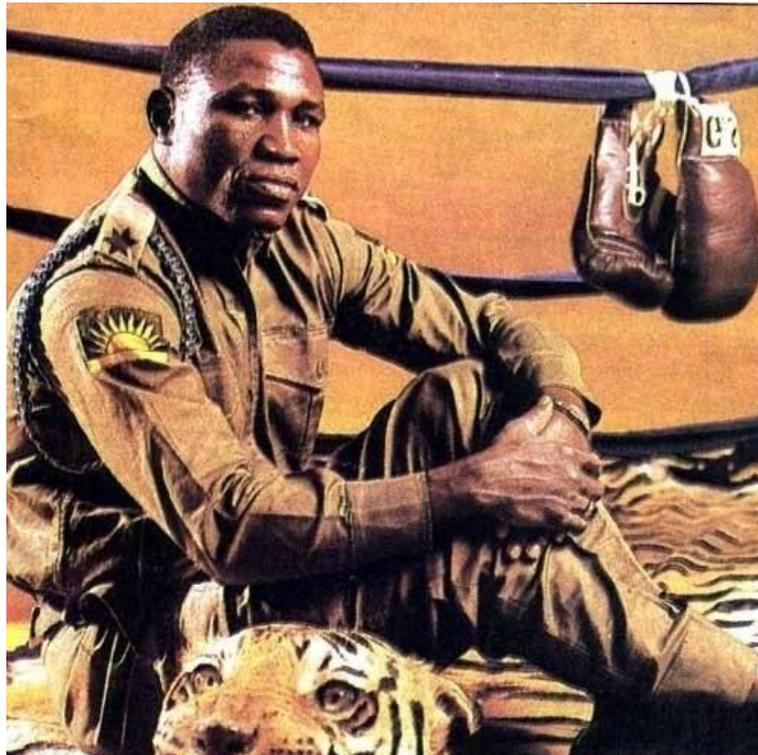
17 combats, 14 victoires.

On l'embarque pour la Grande-Bretagne, il débarque à Liverpool, on le colle en face de prolos anglais pur bacon, entraînés au pub la semaine et aux dancings le week-end, genre méchant comme la gale qui peut pas piffer les négros... Tiger n'a que son physique à leur opposer et sa santé, en fait, il ne sait pas mieux boxer que « Lion Ring » ou « Mighty Joe », il frappe davantage, ce qui est nécessaire, mais pas suffisant. Quatre combats, quatre défaites. Dick, manœuvre dans le civil, se décourage, il pense à plier bagages avant de trouver un autre manager qui lui trouve des combats plus faciles, des adversaires moins durs... tout d'un coup, ça s'améliore, l'horizon s'éclaircit. « Tiger » gagne pas mal de combats, il n'en perd pas beaucoup et deux ans après ses débuts catastrophiques, il est champion du Commonwealth face à Pat McAteer contre lequel il a fait match nul quelques mois plus tôt. Dick Tiger se frotte ensuite à deux solides Américains : « Spider » Webb et Randy Sandy, il perd, mais le métier rentre, il prend sa revanche contre Randy Sandy. Un autre voyage l'attend, il part pour les USA avec ses scarifications rituelles et son accent anglais.

Les affaires sérieuses peuvent commencer.

Sur le ring et dans sa vie.

Dick Tiger n'est pas un boxeur « brillant », mais il est modeste, vaillant, opiniâtre, il ne flambe pas, il ne refuse jamais un combat, il est solide, toujours au top de sa forme ; sa technique s'améliore tous les jours, il encaisse, ce n'est pas un vrai puncheur, mais il a un beau crochet gauche, il n'est pas loin d'être un boxeur complet. Ces années-là, la boxe est en déclin, Tiger y brillera d'un éclat plus vif encore. Il devient champion du monde en battant Gene Fullmer à San Francisco, la revanche se termine sur un nul ; la belle aura lieu à Ibadan au Nigeria, dix ans avant « The Rumble in the Jungle », c'est le premier championnat du monde à avoir lieu en Afrique. Le « Cyclone de l'Utah » ne souffle plus très fort, au 7<sup>e</sup> round, il s'essouffle carrément et Tiger conserve son titre. Il le perd contre Joey Giardello, le récupère contre le même et le perd contre Emile Griffith. Il monte en mi-lourd, devient champion du monde en battant Jose Torres avant de perdre son titre contre Bob Foster qui lui infligera sa seule défaite par K.-O. Il perdra le dernier combat de sa carrière contre Emile Griffith, un des seuls boxeurs qu'il n'a jamais su manœuvrer. 81 combats, 61 victoires, 17 défaites, 3 nuls.

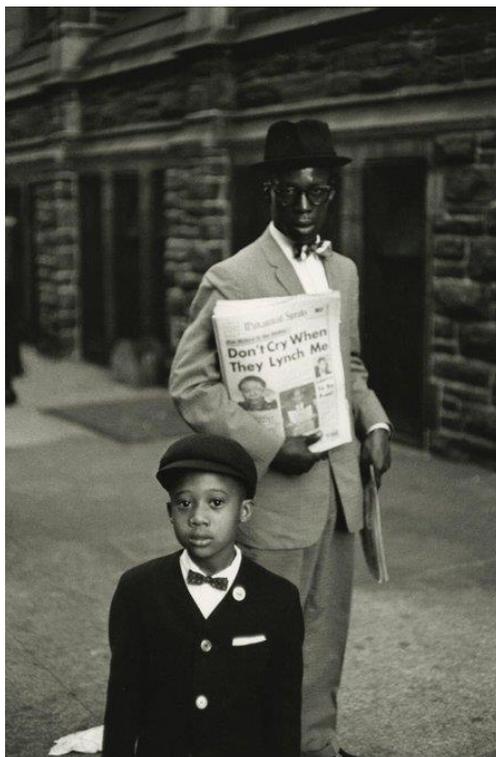


Dans la vie, Dick Tiger est une exception, il est politiquement concerné. En 1967, quand commence la guerre du Biafra, il s'engage aux côtés de la province sécessionniste. Symboliquement d'abord, pour protester contre les prises de position de l'Angleterre à propos du Nigeria, en 1969 il rend sa décoration de Commandeur de l'Empire britannique qui lui a été remise six ans plus tôt par la Reine. Physiquement ensuite, nommé sous-lieutenant dans l'armée biafraise, s'il n'est pas versé dans une unité combattante, il s'occupe de l'entraînement des nouvelles recrues. Pour soutenir la sécession, il perdra la petite fortune amassée sur le ring et revendra les sept appartements achetés pour sa retraite ; à la différence de ses collègues finissant ruinés après avoir fait la fortune des patrons de bar et des parasites, il finira sans un sou pour avoir soutenu une cause politique.

L'honneur, ça le connaissait, les honneurs il y aura droit à titre posthume, en 1991, Dick Tiger a été le premier boxeur africain à être intronisé au *Boxing Hall of Fame*.

## Tiger (Eye of The)

**Till (Emmett)**



« Toute ma jeunesse, je fus conscient  
du fait qu'étant jeune et noir, j'étais vulnérable.  
Et cela m'effraya.

Cette peur entra dans ma vie et y resta. »

**John Edgar Wideman**

Si la boxe m'a appris quelque chose, c'est que l'on peut être battu par plus mauvais que soi, ça m'est arrivé sur le ring, dans la vie, pareil... c'est la vie ! Sur le ring, c'est parce que vous avez oublié quelque chose, après, on peut toujours regretter, mais c'est trop tard, c'est fini, on écoute l'arbitre compter en attendant la honte et la migraine, les remords et les regrets. On peut y compter, ça viendra.

En littérature, l'affaire n'est pas aussi radicale, même si une fois le livre imprimé, le repentir n'est plus possible... vous ne voyez plus que ce que vous avez foiré. Je n'ai pas de véritable regret, sauf peut-être de ne pas avoir fait état de l'affaire Emmett Till dans *Alias Ali*. Le pire, c'est d'avoir été obligé d'admettre *in petto* qu'Alban Lefranc en avait tiré quelques effets dans *Le Ring invisible* (Verticales, 2013). Alban Lefranc a travaillé (mal) ce sur quoi j'ai fait l'impasse par distraction ou par désinvolture, ce qui m'a échappé, sur le ring je me serais fait avoir... et par moins bon que moi.

Emmett Till est un jeune Noir né à Chicago en 1941, et qui aurait bien fait d'y rester.

Il a été lynché à Money (Mississippi) en 1955.

À quatorze ans, il est costaud, pas très grand, heureux de vivre.

Il bégaie un peu.

Son père a fait la malle, c'est légion, il est élevé par sa mère et sa grand-mère.

Il joue au base-ball avec ses copains et ses cousins.

Il aime les sapes.

Normal.

Emmett a entendu parler du Delta où sa mère est née, il a envie d'aller y voir pendant les vacances d'été. Sa mère lui explique que le Sud, c'est pas le Nord, que le Mississippi, c'est pas l'Illinois, et que Money (une église, un bureau de poste, une épicerie, 200 habitants), c'est pas Chicago.

– *South Side is not Deep South, son !*

Emmett est pas con, il comprend ce que lui dit sa mère.

Il dit qu'il a compris.

Le jeune garçon et son cousin Curtis Jones sont hébergés chez Mose Wright, le grand-oncle d'Emmett. Ils ont vite fait de se faire des copains sur place, Emmett les épate en leur montrant une photo où il pose avec des copains blancs, il leur aurait montré la photo de sa copine... blanche (les témoignages divergent sur ce point comme sur beaucoup d'autres points de détail). Il crâne peut-être un peu, l'école qu'il fréquente dans le *South Side* n'est pas mixte... il a quatorze ans, qu'il fasse le malin pour épater ses nouveaux potes qui ramassent le coton pour aider leurs métayers de parents n'a rien d'étonnant.

Quatorze ans...

Trois jours après son arrivée, il entre dans l'épicerie tenue par Roy Bryant (24 ans) et sa femme, Carolyn (21 ans), pour acheter des chewing-gums.

Ce qui s'est passé dans la boutique, il n'y a que Carolyn pour le savoir. Au procès, avant d'aller se rasseoir au premier rang dans une salle où les Blancs sont assis et les Noirs debout dans le fond, elle déclarera que le jeune garçon lui a fait des « propositions », qu'il l'a prise par la taille et lui a tenu des propos qu'elle ne peut pas même rapporter en public (f\*\*). Une fois sa déposition terminée, Carolyn se rassoit et prend sur ses genoux ses deux fils, Ray Jr et Lamar, ils ont des chemisettes blanches, des bretelles et une ceinture, leurs cheveux sont tondus sur les tempes. Deux petits Sudistes de ces années-là et leur jolie maman qui les aime et qui n'aime pas les petits nègres.

En 2008, elle avouera à Timothy B. Tyson (*The Blood of Emmett Till*) qu'elle a menti.

Son mari n'aura eu droit qu'à la première version.

Ce qui s'est passé trois jours plus tard, on le sait davantage, dans la mesure où les deux principaux protagonistes, après avoir tout nié lors du procès, vendront le récit du meurtre à *Look Magazine* pour 3 150 dollars, un an après avoir été acquittés. Roy Bryant et son demi-frère, John William Milam, ont enlevé Emmett, ils l'ont chargé à l'arrière d'un *pick-up*, ils l'ont assommé à coups de crosse, ils l'ont torturé, ils l'ont tué par balles avant de balancer dans la Tallahatchie River, depuis le Black Bayou Bridge, le corps du jeune garçon lesté d'un cylindre d'égre noir à coton suspendu à son cou par du fil de fer barbelé.

Trois jours plus tard, un pêcheur trouvera son corps affreusement mutilé. Totalement défiguré\*, Emmett Till ne sera identifié que grâce à une bague aux initiales de son père, L.T. pour Louis Tillis\*\*.

Lorsque la dépouille d'Emmett Till sera rendue à sa mère, Mamie Till Bradley interdira que le cercueil soit fermé. La défiguration est le déni de l'humanité de la victime, Mamie Till Bradley retournera cette « figure » à son avantage et des milliers de personnes défilèrent à Chicago devant ce qui n'avait plus figure humaine et qui, pourtant, était plus humain que ses tortionnaires.

La photo du « visage » d'Emmett Till sera publiée dans *Jet*, l'hebdomadaire destiné aux Afro-Américains, mais aussi dans le *Pittsburgh Courier*, le *Chicago Defender* et l'*Amsterdam News*.

Si Rosa Parks a refusé de céder sa place, c'est en pensant à Emmett Till.

En 1955, Cassius Clay a treize ans, il est probable qu'il a vu le visage d'Emmett – saint suaire monstrueux –, il est possible qu'il ait eu peur de subir le même sort, peur de lui ressembler ! Que son insistance à se caresser le visage... « Regardez-moi ! Je suis beau ! Je suis le plus beau ! Pas une seule trace sur mon visage ! » ait été le moyen de conjurer l'épouvante ressentie à la vision de ce qui n'avait plus rien d'humain : le non-visage d'Emmett Till. Son style sur le ring qui a été tellement vanté, c'est la peur d'être touché, la peur d'être défiguré, la peur d'être Emmett Till.

C'est quoi ?

Emmett Till.

C'est qui ?

Muhammad Ali.

Le visage le plus reconnu de la planète.

Tom Wolfe rapporte une anecdote qui corrobore cette *peur* enfouie au plus profond de la psyché d'Ali : un couple blanc d'âge mûr s'approche de lui (« La femme faisait penser à une Blanche DuBois native de l'Arkansas ») pour lui demander un autographe. Pendant qu'il s'exécute, elle avance sa main vers son visage.

– Je peux vous toucher ? Je veux seulement vous toucher...

Cassius recule sa tête comme sur le ring il reculait.

– Naan !

Une fois que le couple a eu tourné les talons, Cassius a fait en imitant l'accent du Sud : « J'peux vous TOUCHER... j'peux vous TOUCHER... NAAAN, vous pouvez pas. Personne peut me toucher. »

Tom Wolfe fait remarquer que ce sera la seule fois où il entendra Cassius Clay faire une remarque méprisante envers quelqu'un.

Lorsque l'on est enfant et que l'on se bat, il arrive qu'une des règles le plus souvent édictées soit : « Pas dans la gueule ! » Le *retrait* de Cassius Clay c'est aussi cela : « Pas dans la gueule ! » Le paradoxe étant, bien sûr, qu'il ait choisi le sport où cette règle n'est jamais respectée.

\* « Tout le dessus de la tête était enfoncé, un morceau du crâne s'était détaché dans la barque... », Chester Miller, entrepreneur de pompes funèbres à Greenwood.

\*\* Forcé par la Justice de s'engager en 1942, Louis Till sera condamné à mort pour deux viols et un meurtre commis à Civitavecchia les 27 et 28 juin 1944. Il sera pendu le 2 juillet 1945 près de Naples.

## Tiozzo (Christophe)

**P**our « Nos années 80 », l'enterrement en fanfare disco de cette époque à la Fondation Cartier, j'avais composé un remake des « Je me souviens » de Georges Perec.

*Je me souviens des lampadaires halogènes et des ampoules basse-tension qu'il ne fallait pas toucher avec les doigts. Je me souviens du jogging. Je me souviens du petit Grégory et que la rivière où l'on avait retrouvé son corps s'appelaient la Vologne. Je me souviens de Swatch. Je me souviens de Nelson Mandela qui était bon et de sa femme Winnie qui était mauvaise. Je me souviens de la fin des idéologies. Je me souviens que les voitures les plus volées étaient la Golf GTI et la 205 GTI. Je me souviens du Tac O Tac et du Tapis vert. Je me souviens que Pedro Delgado avait gagné un Tour de France après avoir été déclaré positif. Je me souviens de « cool », de « branché », de « chébran » et de « câblé ». Je me souviens d'Amnesty International. Je me souviens que Philippe de Dieuleveult avait disparu. Je me souviens qu'Arnaud de Rosnay avait disparu. Je me souviens que Jean-Hedern Hallier avait disparu, mais qu'on l'avait retrouvé. Je me souviens des Beurs. Je me souviens que Ronan Pensec portait une mèche décolorée et Laurent Fignon un catogan. Je me souviens des nouveaux pauvres. Je me souviens de Véronique et Davina. Je me souviens du Sida. Je me souviens de Bernard Tapie et d'Alain-Dominique Perrin. Je me souviens du Walkman et du bruit qu'il faisait dans les trains. Je me souviens qu'Annie Ernaux écrivait un best-seller chaque fois qu'un membre de sa famille passait l'arme à gauche. Je me souviens de Katarina Witt et d'Olga Chouchounova. Je me souviens que Serge Juby était gros. Je me souviens que Simone Signoret était morte et que Yves Montand avait eu un enfant. Je me souviens de la Nouvelle Cuisine. Je me souviens que « marxiste » était péjoratif. Je me souviens d'Ourasi et d'Yves Mourousi. Je me souviens des rues piétonnes. Je me souviens que « Les années 50 », « Les années 60 » et « Les années 80 » étaient des livres. Je me souviens que Gorbatchev avait une tache de vin sur le front. Je me souviens que Sergueï Bubka avait des perches plus grosses que les autres et sautait plus haut pour cette raison. Je me souviens des bonsaïs. Je me souviens des colonnes du Palais-Royal. Je me souviens du kivi et du poivre vert. Je me souviens de Jack Lang. Je me souviens de « Droit de réponse » et de Serge Gainsbourg qui soufflait dans une capote anglaise pour la première émission. Je me souviens du détournement. Je me souviens que Bertrand Lavier était considéré comme*

*l'artiste français le plus intelligent et qu'il était marié avec Gloria Friedmann. Je me souviens que Yannick Noah était souvent blessé. Je me souviens du sponsoring et du mécénat. Je me souviens de l'Éthiopie. Je me souviens des chemises rayées. Je me souviens que Philippe Sollers disait qu'il plaisait aux femmes. Je me souviens que la victoire de Ray « Sugar » Leonard sur Marvin « Marvelous » Hagler était apparue suspecte à plus d'un. Je me souviens d'Axel Bauer. Je me souviens que l'assassin des vieilles femmes était noir et homosexuel. Je me souviens de « Je veux dire », « Ça m'interpelle » et de « Complètement ». Je me souviens qu'il y avait des trous dans la couche d'ozone. Je me souviens que René Jacquot était devenu champion du monde de boxe en battant Don « The Cobra » Curry alors que tout le monde le donnait perdant. Je me souviens de Canal +. Je me souviens des Doc Martens. Je me souviens que Bernard-Henri Lévy s'était pris une tarte dans la gueule. Je me souviens de Filofax. Je me souviens de la natation synchronisée et de Muriel Hermine. Je me souviens que les femmes avaient de nouveau des seins. Je me souviens des caissons d'isolation sensorielle. Je me souviens du Paris-Dakar. Je me souviens que Christo avait emballé le Pont Neuf. Je me souviens que Didier Pironi avait réussi à se tuer en bateau et que sa femme avait eu des jumeaux après sa mort. Je me souviens de Stéphanie de Monaco. Je me souviens de Jean Paul Gaultier, des Rita Mitsouko, de Garouste et Bonetti, de Memphis, de Mendini, de Jean-Paul Goude, de Jean-Baptiste Mondino, d'André Putman et de Pierre et Gilles. Je me souviens de Philippe Starck. Je me souviens de la coke, du speed et de l'ecstasy. Je me souviens de « Laisse béton ! ». Je me souviens que Franck Piccard avait été champion olympique. Je me souviens de Vanessa Paradis. Je me souviens que l'on appelait Bernard Hinault « le Blaireau » et que sa voix tremblait lorsqu'il répondait aux journalistes. Je me souviens que Françoise Sagan avait failli mourir en Amérique de Sud. Je me souviens que Régis Debray était conseiller du gouvernement. Je me souviens que Georges Perec était mort. Je me souviens d'Harlem Désir et de Jean-Marie Le Pen. Je me souviens que le magazine City faisait rêver les bibliothécaires. Je me souviens de « Lève ton gauche ! » et de « Au secours la droite revient ! ».*

Je fais allusion dans ce texte à deux combats, René Jacquot/Don Curry et Hagler/Leonard (dont je ferai un livre vingt-cinq ans plus tard), je ne pouvais évidemment pas citer la victoire de Christophe Tiozzo en championnat du monde contre In-Chul-Baek (30 mars 1990) et ses défaites contre Victor Cordoba (5 avril 1991) et Jeff Harding (5 juin 1992), tout juste sa médaille de bronze aux Jeux olympiques de Los Angeles en 1984 et son titre de champion d'Europe acquis en 1989 aux dépens de Pierre Joly, et pourtant Christophe Tiozzo est l'un des « people » de ces années-là qui se brûleront les ailes au fric, à la frime, à la pub et à la coke ; puisque, bien évidemment, les années 80 ne se sont pas arrêtées le 31 décembre 1989, qu'elles ont continué bien après même si on veut les oublier à tout prix. Dans une certaine mesure, elles perdurent encore aujourd'hui puisque leurs valeurs demeurent inscrites dans les évangiles des DRH et des politiques.

Beau gosse, mauvaises fréquentations, Christophe a souvent tutoyé la ligne jaune (elle était souvent blanche), il a profité un maximum de tout ce que la vie lui offrait, il l'a payé cash lorsqu'il s'est rendu compte que, comme le bonneteau, les rendements à 15 % en Suisse c'était de l'arnaque et qu'il s'était fait piquer tout le fric qu'il avait gagné sur le ring.

Comme souvent dans ces cas-là, il a fallu qu'il se résigne, après avoir troqué ses boucles pour des implants et pris trop de poids, à se reconverter dans le social, l'Académie Christophe Tiozzo œuvre à la réinsertion dans les quartiers dits difficiles.

## Tiozzo (Fabrice)

Moins doué, moins brillant, moins grande gueule, moins joli garçon que son aîné, Fabrice Tiozzo avait tout un tas de handicaps à surmonter, dont celui de ne pas dépérir dans l'ombre de Christophe n'était pas le moindre.

Il l'a fait.

En s'exilant à Lyon, en se mariant avec Michelle, en faisant confiance à Jean-Marc Perono plutôt qu'à Jean-Christophe Courrèges.

On l'appelait « Le Gros », il s'est forgé à force de courage et de volonté un plus beau palmarès que son frère.

Champion du monde mi-lourd WBC de 1995 à 1997

Champion du monde lourd-léger WBA de 1997 à 2000

Champion du monde mi-lourd WBC de 2004 à 2005

Rien que ça !

Précisons qu'il a remporté son premier titre le 16 juin face à Mike McCallum, le deuxième le 8 novembre 1997 contre Nate Miller à Las Vegas, le dernier contre Silvio Branco, titre défendu victorieusement contre Dariusz Michalczewski.

Rien que ça !

Je me souviens avoir assisté à sa victoire sur Mike McCallum au Palais des sports de Gerland en juin 95, il avait fait un combat impeccable, je venais de me faire virer de *Télé-Obs*. Je me souviens surtout qu'après avoir fêté sa victoire, Fabrice Tiozzo s'était retrouvé seul – tard – en face du barman de l'hôtel qui voulait aller se coucher et qu'il n'avait plus l'air aussi heureux. Je regrette de ne pas lui avoir parlé à ce moment précis, on aurait pu échanger ma déconvenue et ce qui ressemblait à sa désillusion... quelquefois, on perd trop tôt, quelquefois, on gagne trop tard et l'on est indifférent alors que l'on devrait être heureux ou malheureux. Ce que l'on devait faire, on l'a fait, ce qui devait arriver est arrivé et l'on n'en est ni plus triste ni plus joyeux, bien moins en tous les cas que ce que l'on avait imaginé, juste soulagé.



50 combats, 48 victoires (dont au moins une vaseuse contre Silvio Branco), 2 défaites contre le même adversaire : Virgil Hill ! La plus surprenante par K.-O. à la première reprise alors que Hill ne frappe pas.

Fabrice sera obligé d'arrêter sa carrière pour soigner un décollement de la rétine.

## Tiozzo (Franck)

Le frère aîné, c'est lui ! Onze combats, seulement deux défaites, dont une devant Pierre Kukucka qui ne disputera plus aucun combat.

Deux résultats notables (Ô combien !) : une victoire par K.-O. sur Jean-Maurice Chanet qui sera champion d'Europe mi-lourd ; une autre qui mettra fin à la carrière de Bruno Maalem qui avait disputé en super-welter la finale du championnat de France universitaire 1977 auquel je participais.

## Tissandre de Naxos

Recordman des victoires (quatre) en pugilat aux Jeux olympiques (572, 568, 564 et 560 avant Jésus-Christ).

## Tocco (Johnny)

Huit jours avant son combat contre Ray Leonard, Marvin Marvelous Hagler s'est entraîné au Ringside, au coin de Main et de Charleston à Las Vegas alors que Sugar s'entraînait au Golden Gloves, 1620 Gragson Avenue. Le choix de ces salles disait à peu près tout sur les boxeurs.

**BLUE COLLAR**

**VS**

**GOLDEN BOY**

Un espace débordant d'appareils chromés à l'usage des culturistes gays d'un côté, de l'autre une salle déglinguée à côté d'un magasin de pneus dont les murs sont décorés par des peintures censées représenter Salvador Sanchez, Muhammad Ali et Rocky Marciano et dont le propriétaire semblait sorti d'un film noir des années 50 : Johnny Tocco, né en 1910, mort en 1997 juste après avoir vendu son fonds de commerce. Avant que Johnny Tocco en fasse une salle de gym, l'endroit était un *speakeasy*, le Zebra Lounge, fréquenté par la pègre que Tocco n'a jamais détesté côtoyer. Johnny Tocco a entraîné les vrais de vrai, les durs, ceux qui n'étaient pas tatoués : Michael Dokes, Sonny Liston, Earnie Shavers, Marvin Hagler. Le ring était coincé entre les murs sur trois côtés, lorsqu'il faisait chaud, la salle devenait une fournaise, mais pas question d'installer la clim'... « Les boxeurs aiment suer, pas s'enrhumer ! » L'entrée était interdite aux femmes. Les nouveaux propriétaires montrent encore le pneu sur lequel Liston frappait avec une masse pour travailler son buste. Ils ont, soigneusement, rangé la masse.

## Tomasello (Bobby)

D'après Ted Sares in *Boxing.com*, « Personne n'est coupable, c'est une tragédie ! »

Certes !

C'est donc la faute à personne sinon à pas de chance, toutes les précautions étaient prises, tout était en place pour que tout se passe bien, que tout aille pour le mieux dans le meilleur des mondes possible, les officiels étaient « compétents », les hommes de coin « conscients de leurs responsabilités », l'ambulance stationnée non loin de là, on ne peut donc pas comparer l'« accident » ayant causé la mort de Bobby Tomasello avec ceux ayant coûté la vie à Willie Classen, Michael Watson ou Greg Page, il n'empêche que Bobby Tomasello, vingt-cinq ans, est mort après son combat contre Steve Dotse. S'il fallait à tout prix trouver une responsabilité, elle serait, peut-être, à chercher du côté de Mike Ryan, l'arbitre du combat, qui aurait pu (dû ?) arrêter le jeune homme après l'avoir compté une deuxième fois au dixième et dernier round, mais Tomasello voulait finir le combat debout (jeune et con = pas peur de la mort).

Son manager, Anthony Cardinale, prononcera son oraison funèbre : « Il avait du cœur, trop de cœur pour ses moyens. »

Certes...

Bobby Tomasello s'appelait en réalité Robert Benson, il était né à Somerville, une cité ouvrière, il habitait à Saugus, il s'entraînait à Somerville. Deux bleds du Massachusetts. Sur les murs de son club, une bannière proclame : « La victoire va à ceux qui veulent en payer le prix ».

Certes...

« Montrez-moi un héros et je vous écris une tragédie », disait Scott Fitzgerald, c'est ce que croit avoir compris un copain de Ted Sares qui lui écrit après avoir lu son texte (*Bobby We Hardly Knew Ye*) sur *Boxing.com* : « Le début de ton grand roman américain est là, juste devant tes yeux. »

Certes...

La fin d'un jeune homme vaut-elle le début d'un roman ?

Steve Dotse, lui, au début, n'a pas semblé se rendre compte de ce qu'il avait fait, la suite de sa carrière semble prouver qu'il n'en est rien (ou que l'inconscient existe), il perdra le combat suivant (le championnat du monde poids coq promis) par K.-O ; un an plus tard, il perdra aux points contre un type pas très bon, ensuite : quelques combats sans intérêt à Savannah contre des adversaires sans intérêt pour des bourses minables et Steve Dotse, l'homme qui a tué Bobby Tomasello, est retourné vivre au Ghana.

## *Tomato can*

Boxeur de 4<sup>e</sup> ou 5<sup>e</sup> catégorie.

## Toney (James)

« Je sais une chose, c'est qu'il faut jamais parier contre James Toney. »

**Emanuel Steward**

Son père a tiré sur sa mère, Sherry, et l'a laissée pour morte, tout jeune, il avait un flingue et vendait du crack, James Nathaniel Toney était mal parti. Entre son départ catastrophique (il a perdu son premier combat amateur) et l'arrivée (risquant d'être lamentable), il a été l'un des meilleurs boxeurs des années 90 et du début des années 2000. Pas très grand (1 mètre 78), il a été champion du monde des poids moyens jusqu'aux poids lourds, passant de 71 à 116 kilos !

Chéri par sa mère, câliné par sa copine Sarah, managé par Jackie Kallen après que son premier manager Johnny « Ace » Smith, dealer de profession, eut été criblé de dix-neuf balles jusqu'à ce que mort s'ensuive, James Toney, l'étoile à six branches brodée sur son short noir, allait s'emparer de son premier titre, celui des poids moyens, en électrocutant Michael Nunn le 10 mai 1991. Très bon technicien, remettant au goût du jour une défense à « l'ancienne », il s'empare du titre des super-moyens face à Iran Barkley le 13 février 1993. À partir de ce combat, James Toney qui n'aimait pas beaucoup s'entraîner ne s'entraînera presque plus du tout, tout en continuant de se goinfrer de *junk-food*.

« Éteignez les lumières » sera battu pour la première fois par Roy Jones Jr, le surdoué, puis, le combat suivant, par Montell Griffin qui n'était même pas doué. Pour se calmer, il menacera Jackie Kallen de mort, passera ses nerfs sur quelques innocents et s'emparera au passage d'une demi-douzaine de titres de fédérations diverses et variées aux initiales bizarres tout en continuant d'engraisser. Poids lourd, il infligera à Evander Holyfield âgé de 41 ans une défaite sans bavure, il s'emparera même du titre (WBA) face à John Ruiz avant d'être contrôlé positif à la nandrolone et de se voir destitué de son titre.

En 2007, il remplace l'entraînement par les stéroïdes-anabolisants et sera contrôlé positif à la boldenone et au stanazolol (son adversaire ayant fait confiance, pour sa part, au stanazolol et à l'oxandolone). En 2010, il s'essayera à l'*Ultimate fighting*, ce qui ne lui réussira pas vraiment puisqu'il sera battu en deux temps, trois mouvements par Randy « Captain America » Couture. À partir de là... toboggan ! comme James Toney, même s'il a beaucoup oublié, en sait davantage que la plupart

des boxeurs ont jamais appris, il lui arrive encore de gagner, mais il perd de plus en plus souvent face à des adversaires qui, dix ans auparavant, n'auraient pas pu porter son sac de sport. En 2011, dernière défaite honorable face à un adversaire honorable, Denis Lebedev ; 2013, défaite face à Lucas Brown (15 combats) ; 2015, défaite face à Charles Ellis (13 combats). Le 13 mai 2017, il gagnait ce que tous ses amis espèrent être son dernier combat, victoire contre Mike Sheppard, 20 défaites à son palmarès dont 15 par K.-O.

James Toney parle lentement, mais ne veut rien entendre... pourquoi arrêterait-il ? personne n'a le courage de le lui dire.

## Tonna (Gratien)

C'est en voyant Gratien Tonna boxer Gérard Nosley à Périgueux que j'ai compris l'expression « échanger des coups ». En « donner », en « recevoir », je savais à peu près de quoi il retournait, mon premier livre était dédié « À tous ceux qui les envoient. À tous ceux qui les prennent », la nouveauté, c'était que ces deux-là les envoyaient et les prenaient chacun leur tour, ils les *échangeaient*, ils étaient là pour ça. C'était leur métier, cela faisait une sacrée différence avec ce que j'avais pratiqué.

Ce qui faisait une sacrée différence aussi, ce n'était pas seulement la vue, c'était l'ouïe, la première droite de Tonna sur les flancs de Nosley a *résonné*. Tout le monde a compris que Nosley n'avait que de la petite monnaie à rendre et qu'il ne finirait pas la soirée debout pour peu que ça résonne encore. Au sixième, c'était chose faite. Je me souviens de la suite de la soirée : Yves Guéna, le maire inamovible de Périgueux, avait envoyé l'un de ses stagiaires ENA congratuler Tonna dans les vestiaires, la confrontation avait été amusante, sûrement plus instructive pour l'un que pour l'autre.

Tonna n'était pas un féroce technicien, mais il frappait comme un sourd. Rabah Khaloufi qui l'avait côtoyé en équipe de France disait à son propos : « S'il en avait un tout petit peu plus dans le cigare, il pourrait être champion du monde. » Il était spécialiste des pataquès et des interventions catastrophiques, lors d'une apparition télévisée il a déclaré : « S'il veut se battre, y aura deux abrutis sur le ring ! »... ce qui n'a pas manqué de se produire.

Gratien n'a jamais été champion du monde, il a raté le coche à deux reprises contre Rodrigo Valdes et contre Carlos Monzon, chaque fois en jouant bêtement la disqualification de ses adversaires (un aveugle n'y aurait pas cru).

Son après-boxe a été un peu chaotique, ne sachant pas à qui il avait affaire et voulant défendre l'honneur d'une « dame », il a pris trois balles du côté de Pigalle, ne sachant pas lire les panneaux et ayant un petit peu bu, il a écrabouillé un flic à l'entrée du tunnel du Vieux-Port de Marseille à 3 heures du matin. Il sera condamné à 18 mois de prison dont 12 avec sursis, 3 ans de retrait de permis de conduire et devra verser 618 448 francs de dommages et intérêts à la famille de Jean-Claude Forassassi.

Gratien est retraité du côté de La Mède où sa fille tient un bistro, après la pétanque, il aime bien savourer son petit whisky ou son petit pastis au soleil. Il a des lunettes et il a pris quelques kilos autour de la ceinture, mais je ne conseille à personne de lui chercher des noises, le punch, c'est ce que les boxeurs perdent en dernier et celui de Gratien était dévastateur.

## Torres (Jose)

Battu en finale par Lazlo Papp, Jose « Chegui » Torres reviendra des Jeux olympiques de Melbourne avec une médaille d'argent. Passé professionnel, entraîné par Cus d'Amato, le Portoricain sera sacré champion du monde poids mi-lourd après sa victoire sur Willie Pastrano.

« El Brujo » avait protégé Torres du mieux qu'il avait pu et le plus longtemps possible, il le croyait tout à fait incapable de battre Pastrano... obsédé ! feignant ! trop d'idées ! la seule chose dont il le croyait à la rigueur capable, c'était de baiser toutes les gonzesses qui passaient dans les

parages (ce dont « Chegui » ne se privait pas). La boxe n'était pas sa seule passion et, d'après le sorcier de Gramercy Park, la boxe devait être une religion et les boxeurs ses agas, ses mahdis, ses mollahs, ses oblats, ses servites, ses camadules. Et pourtant, le 30 mars 1965 au Madison Square Garden, malgré toutes ces préventions, en adoptant le fameux *peekaboo* préconisée par d'Amato, en travaillant presque uniquement au corps, Jose Torres avait battu Willie Pastrano qui n'était pas n'importe qui devant la communauté portoricaine en folie. Peut-être parce que Cus avait demandé à son frère Tony d'enfermer Torres à double tour pendant un mois pour qu'il arrête de baiser et qu'il travaille.

La suite vérifiera les préventions de Cus d'Amato. Comme Torres, en six ans, avait gagné seulement 60 000 dollars, il allait lui organiser quelques combats faciles (Tom McNeeley, Wayne Thornton, Eddie Cotton et Chic Calderwood), mais deux ans après qu'il eut été sacré champion du monde, il a bien fallu lui faire rencontrer un adversaire crédible. Ce sera Dick Tiger venu des poids moyens et qui ne frappait pas. Premier combat : défaite aux points, deuxième combat : rebelote ! Cette fois ses *compañeros* marqueront leur désaccord en ensevelissant le ring sous une montagne de chaises et de canettes de bière pour élever un monument à leur frustration. Lorsqu'au bout de vingt minutes l'ensemble s'est écroulé, ils se sont calmés puisqu'ils n'avaient plus rien à faire de sensé et plus rien non plus à balancer.

Torres fera encore deux combats : victoires sur Bob Dunlop et Charley Green avant de se reconverter adroitement. Il écrira régulièrement dans le *Village Voice*, mais surtout dans *El Diario La Prensa*, un quotidien à destination de la communauté hispanique. Il soutiendra Norman Mailer quand l'écrivain se présentera à la Mairie de New York, Mailer lui renverra l'ascenseur lorsque « Chegui » publiera *Sting Like a Bee* (1971), une biographie de Muhammad Ali dont l'écrivain est, au minimum, le co-auteur. Il publiera également en 1989 *Fire and Fear*, une bio de Mike Tyson où il fera quelques révélations sur la sexualité d'Iron Mike qui ne seront pas du goût de tout le monde. Il fera partie de la Commission de boxe de l'état de New York qu'il présidera de 1984 à 1988, tout comme la WBO dont il assurera la direction de 1990 à 1995. L'un des rares exemples de reconversion parfaitement réussie, jusqu'à sa mort d'une crise cardiaque à Porto Rico le 19 janvier 2009, Jose « Chegui » Torres était considéré comme une personnalité incontournable de la politique new-yorkaise et un dirigeant influent de l'administration sportive.

## Torres (José)

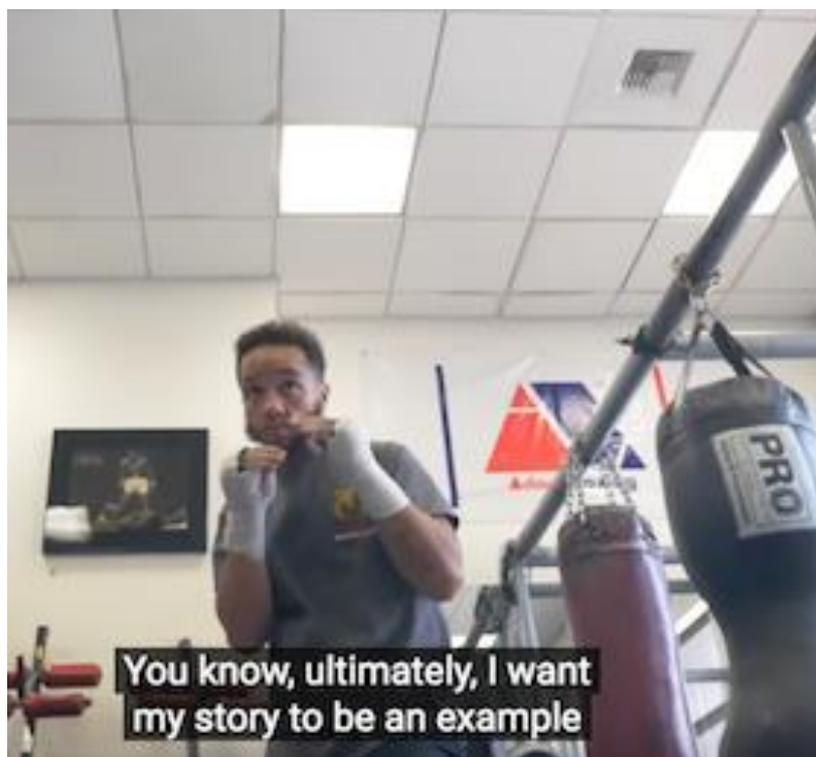
Le José Torres que j'ai connu, celui avec lequel je me suis entraîné quatre ou cinq ans, avait les cheveux longs, des mèches blondes et le nez de travers. Super-léger, gaucher, à la salle personne ne pouvait le toucher, tous ceux que l'on mettait en face de lui avaient l'air ridicules\*. Il ne frappait pas vraiment, mais à force, comme il touchait quand il voulait et dans n'importe quelle position, ça finissait par ne pas faire de bien\*\*. À l'abri des regards, Torres était champion du monde, en public, il était médiocre. Ce n'était pas faute d'être méchant, à peine le combat terminé, on avait toutes les peines du monde à l'empêcher d'empaler le type (il l'avait entendu, il l'avait repéré) qui, du fond de la salle, l'avait traité de « pédé » (les cheveux !) ... c'était autre chose, mais quoi ? Il n'avait pas besoin d'un entraîneur, il savait tout faire, il lui aurait fallu un psychanalyste... évidemment, le temps de finir la cure, le nœud borroméen dénoué, il n'aurait plus été en état de monter sur le ring, mais on aurait tous tellement voulu que les autres voient une seule fois dans leur vie le boxeur qu'il était vraiment, celui qui nous passait une toise trois fois par semaine. Presque toujours d'une seule main ou des deux quand il était mal luné.

Et en plus, ce con avait un nom à être champion du monde !

\* Exaspéré de ne pas réussir à le coincer, un type l'avait mordu !

\*\* À la salle, il est le seul à m'avoir arrêté... crochet au foie !

## Trans



C'est pas tout à fait le genre de cicatrices qu'arborent les boxeurs, une double masectomie laissant davantage de traces qu'une arcade ouverte, mais il fallait cette opération, coût 6 000 dollars, avancés par sa grand-mère, et un traitement hormonal pour que Patricia devienne Pat (Manuel). Ce qui est fait n'est plus à faire : « Cacahuate » est le premier boxeur « trans » de l'histoire.

À part ça, rien ne le distingue vraiment de ses collègues (dont bon nombre refusent de le rencontrer), il a une coupe de cheveux ridicule, un vague bouc miteux, des tatouages (têtes de mort et poignards sur les bras, **DOUBLE** calligraphié sur une cuisse, **TROUBLE** sur l'autre), une copine (Amita Swahdin) plus âgée que lui et un pitbull (Gingko). Pas de quoi faire le malin, sauf qu'en 2019, il a été choisi comme « image » par EVERLAST comme Dempsey ou Robinson avant lui.

Le 8 décembre 2018, au Fantasy Spring Casino d'Indio (Californie), il a gagné son seul et unique combat contre Hugo Aguilar qui avait perdu tous ceux qu'il avait disputés auparavant.

## Tricher

Sur un ring, on peut truquer, mais on ne peut pas tricher, ce que l'on vaut, on a vite fait de le savoir.

## Trilogies

Floyd Patterson/Ingemar Johansson  
Pascual Perez/Yoshio Shirai  
Baltasar Sangchili/Al Brown  
Charley Burley/Fritzie Zivic  
Tommy Ryan/Mysterious Billy Smith  
Micky Ward/Arturo Gatti

Harold « Hercule » Johnson/Bob Satterfield  
Carlos Ortiz/Ismael Laguna  
Humberto Gonzalez/Michael Carbajal  
Nino LaRocca/Claudio Pereira  
Lou Alter/Jean Richard  
Leone Efrati/Frankie « Kid » Covelli  
Antonio Tarver/Roy Jones Jr  
James Toney/Mike McCallum  
Vicente Saldivar/Howard Winstone  
George Abrams/Billy Soose  
Gorilla Jones/Kid Bruce  
Azumah Nelson/Jeff Fenech  
Raoul de Oliveira/Redha Jean Abbas  
Tony Perez/José Napoles  
Charles Humez/Gilbert Lavoine  
Mark Tessman/Henry Hank  
Sam Soliman/Anthony Mundine  
Don Fullmer/Cornell Olds  
Armando Felix/Keeny Teran  
Joe Choynski/Jim Corbett  
Pierre Joly/José Rosemain  
Henry Brown/Boland Abrams  
Benny Briscoe/Rodrigo Valdez  
Tommy Ryan/Kid McCoy  
Tommy Loughran/Steve Hamas  
Primo Carnera/Luigi Musina  
José Resendez/Freddie Roach  
Luis Santana/Terry Norris  
Ernie Lopez/Hedgemon Lewis  
William « Willie » Joyce/Lew Jenkins  
Lionel Rose/Ray Perez  
Siegfried Burrow/Guenter Hase  
Lee McAllister/Ernie Smith  
Dado Marino/Yoshio Shirai  
Larry Folley/Sandy Ross  
Johnny McCarthy/Willie Ritchie  
« Oakland » Frankie Burns/ « One Round » Hogan  
Lazlo Papp/Peter Mueller  
Frankie Darren/Buddy Washington  
Al Nettlow/Bob Montgomery  
Beau Jack/Ike Williams  
Carlo Duran/Roy Dale  
Tony Fargineri/Chico Corsy  
Tsuneo Horiguchi/Sajiro Miyama  
Walter Cowans/Marty Jakubowski  
Vicente Saldivar/Howard Winstone  
Jimmy Carter/Art Aragon  
Alejandro de la Torre/Benito Quiroz  
Gonzalo Bazile/Cesar Gustavo Acevedo  
Canada Lee/Johnny Clinch  
Baby Vasquez/Chucho Garcia

Hedgemon Lewis/Ernie Lopez  
Luis Castillo/Diego Sosa  
Carlos Manuel Baldomir/Carlos Alberto Rene More  
Al Singer/George Goldberb  
Eric Esch/Kenny Craven  
Jim Fletcher/Amos Lincoln  
Mike Belloise/Pete DeGrasse  
Willi Besmanoff/Mike Lanum  
Angel Mona/Jean-Baptiste Mendy  
Rico Paquibot/Baby Lorona Jr  
Junior Grant/Jim McNeil  
Lancelot Proton de la Chapelle/Victor Yoka  
Yolande Pompey/Gentle Daniel  
Clay Hodges/George Foreman  
Fabio Bettini/Nessim Max Cohen  
Harry Soo/Benny Pelz  
Georgie Abrams/Billy Soose  
Gennady Golovkin/Saul Alvarez  
Joseph Mulema/Shamil Ismailov  
Lee Savold/Joe Baski  
Gennadiy Golovkin/Saül Alvarez  
Philippe Bafounta/Eric Daponte  
Nathan Mann/Bill Weinberg  
Oakland Billy Smith/Aaron Wade  
George Washington/Chuck Jennings  
Juan-Francisco Estrada/Roman Gonzalez  
Jean-Claude Bouttier/Juarez de Lima  
Frédéric Roux/Sergent Gicquel  
Daniel Zaragoza/Paul Banke  
Joel Casamayor/Diego Corrales

Jean Stock/Robert Charron - Robert Charron/Laurent Dauthuille  
Joe Frazier/Muhammad Ali - Muhammad Ali/Ken Norton  
Harold Green/Rocky Graziano - Rocky Graziano/Tony Zale  
Dick Tiger/Gene Fullmer - Gene Fullmer/Gil Turner  
Chucho Castillo/Ruben Olivares - Ruben Olivares/Bobby Chacon  
John Ruiz/Evander Holyfield - Evander Holyfield/Riddick Bowe  
Nino Benvenuti/Emile Griffith - Emile Griffith/Benny Kid Paret  
Paulino Uzcudun/Max Schmeling - Max Schmeling/Max Diekmann  
Johnny Saxton/Carmen Basilio - Carmen Basilio/Billy Graham  
Sandy Saddler/José Aponte Torres - Jose Aponte Torres/Davey Allen  
Billy Lima/Willie Pep - Willie Pep/Chalky Wright  
Paul Nave/Greg Haugen - Greg Haugen/Vinny Pazienza  
Daniel Zaragoza/Jorge Ramirez - Jorge Ramirez/Rigoberto Estrada  
Alain Limarola/Lionel Jean - Lionel Jean/Dominique Loiseau  
Paul Armstead/Angel Robinson Garcia - Angel Robinson Garcia/Doug Vaillant  
Wayne Thornton/Willie Pastrano - Willie Pastrano/Alvin Pellegrini  
Fernand Cuny/ Georges Carpentier - Georges Carpentier/Charles Legrand  
Reuben Smith/Gil Cadili - Gil Cadili/Davey Moore  
Karl Barwise/Alan Baptiste - Alan Baptiste/Richard Bustin

Ray Sugar Seales/Marvelous Marvin Hagler - Marvelous Marvin Hagler/Willie Monroe  
Gene Spencer/Jimmy Bratton - Jimmy Bratton/Kid Gavilan  
Pete Herman/Young Zulu Kid - Young Zulu Kid/Young Diamond  
Junior Wilkinson/ Randy Neumann - Randy Neumann/Chuck Wepner  
Jack Dempsey/Billy Miske - Billy Miske/Bob Roper  
Fabela Chavez/Laura Salas - Laura Salas/Jimmy Carter  
Oscar Rankins/Bud Mignault - Bud Mignault/Fanis Tzanetopoulos  
Liazi Ben Embarek/Enrico Bertola - Enrico Bertola/Gerdamo Giusto  
Bob Satterfield/Hal Carter - Hal Carter/Wayne Bethea  
Brice Faradji/Louis Mimoune - Louis Mimoune/Jean Alexis Bolivard  
Peter Maher/Joe Choynski - Joe Choynski/Joe Goddard  
Gabriel Pionnier/Ercole de Balzac - Ercole de Balzac/Bob Scanlon  
Bert Whitehurst/Charles « Kid » Saucer - Charles « Kid » Saucer/Battling Moore  
Battling Siki/Henry Reeve - Henry Reeve/Rocky Knight  
Kid Bassey II/Al Romano - Al Romano/Roy Williams  
Tony Canzoneri/André Routis - André Routis/Eddie « Cowboy » Anderson  
Howard Chard/Eddie Wilson - Eddie Wilson/Flash Lighting  
Derek Chisora/Tyson Fury - Tyson Fury/Deontay Wilder

Esteban de Jesus/Roberto Duran - Roberto Duran/Ray Leonard - Ray Leonard/Thomas Hearn  
Jersey Joe Walcott/Joey Maxim - Joey Maxim/Archie Moore - Archie Moore/Ezzard Charles  
Marco Antonio Barrera/Erik Morales - Erik Morales/Manny Pacquiao - Manny Pacquiao/Tim  
Bradley Jr  
Leone Jacovacci/Marcel Thil - Marcel Thil/Lou Brouillard - Lou Brouillard/Al Gainer  
Djilali Abderraman/Omar Kid le Noir - Omar Kid le Noir /André Famechon - André  
Famechon/Billy Thompson  
Chalky Wright/Enrique Bolanos - Enrique Bolanos/Ike Williams - Ike Williams/Johnny Bratton  
Kenny Schaefer/Carlos Santistevan - Carlos Saintistevan/Tim Tomashek - Tim Tomashek/John  
Basil Jackson  
Luigi Quadrini/Joseph Youyou - Joseph Youyou/Edouard Mascart - Edouard Mascart/Edouard  
De Vleeschhouwer  
Julio Cesar Chavez/Frankie Randall - Frankie Randall/Juan Martin Coggi - Juan Martin  
Coggi/Ramon Collado  
Kenny Schaefer/Carlos Santistevan - Carlos Santistevan/Tim Tomashek - Tim Tomashek/John  
Basil Jackson  
Nino Benvenuti/Luis Manuel Rodriguez - Luis Manuel Rodriguez/Emile Griffith - Emile  
Griffith/Benny « Kid » Paret  
Willie Besmanoff/Mike Lanum - Mike Lanum/George Chuvalo - George Chuvalo/Bob Cleroux  
Gordon Fortenberry/Billy Hood - Billy Hood/Chet Gideon - Chet Gideon/Martin Owens  
Mariano Perez/Fernando Perez - Fernando Perez/Kid Tano - Kid Tano/José Legra  
Artie Levine/Buddy Farrell - Buddy Farrell/Eddie Ellis - Eddie Ellis/Tommy Jones  
Charley Riley/Harold Dade - Harold Dade/Lauro Salas - Lauro Salas/Tommy Tibbs  
Sandy Saddler/José Aponte Torres - José Aponte Torres/Lefty La Chance - Lefty La  
Chance/Eddie Bolduc  
Teddy Brown/Vincent Gigante - Vincent Gigante/Vic Chambers - Vic Chambers/Solly Zalter  
Baltasar Sangchili/Jon Maria Liberato - Jon Maria Liberato/Manuel Posada - Manuel  
Posada/Carlos Quintana  
Walter Woods/Ralph DeJohn - Ralph De John/Teddy Yarosz - Teddy Yarosz/Billy Conn

Stonewall Jackson/Sonny Boy West - Sonny Boy West/Sammy Angott - Sammy Angott/Ray Sugar  
Robinson - Ray Sugar Robinson/Jean Walzak  
Marcel Cerdan/Mak Perez - Mak Perez/Panchon Martinez - Panchon Martinez/Antoine Abad -  
Antoine Abad/Primo Rubio  
Philippe Michel/Touami Benhamed - Touami Benhamed/Simon Bakinde - Simon Bakinde/Jerry  
Benech - Jerry Benech/René Janvier  
Willis Johnson/Vern Earling - Vern Earling/Oscar Rankins - Oscar Rankins/Marty Simmons -  
Marty Simmons/Tiger Joe Randall  
Rodney Jones/Windmill Pearce - Windmill Pearce/Tiger Jack Johnson - Tiger Jack Johnson/Maxie  
Rosenbloom - Maxie Rosenbloom/Lee Ramage  
Joey Angelo/Charley Cabey Lewis - Charley Cabey-Lewis/Norman Silver - Norman Silver/Lulu  
Costantino - Lulu Costantino/Joe Echevarria  
Cliff Anderson/Théo Médina - Théo Médina/Maurice Sandeyron - Maurice Sandeyron/Dickie  
O'Sullivan - Dickie O'Sullivan/Emile Famechon  
Ernie Dundee/Al Pinel - Al Pinel/Ceferrino Bronco - Ceferino Brono/Bobby Burton - Bobby  
Burton/Charly Lagor  
Charley Hitte/Kid Henry - Kid Henry/Young Loughrey - Young Loughrey/Harlem Tony Murphy  
- Harlem Tony Murphy/Knock Out Brown

Kid Azteca/Ceferino Garcia - Ceferino Garcia/Barney Ross - Barney Ross/Jimmy McLarnin –  
Jimmy McLarnin/Fidel LaBarba - Fidel LaBarba/Kid Chocolate  
Leroy Haynes/Obbie Walker - Obbie Walker/Unknown Winston - Unknown Winston/Ernie  
Schaaf - Ernie Schaaf/Benny Touchstone - Benny Touchstone/Sergeant Jack Adams  
Sandy McVea/Jack « KO » Brown - Jack « KO » Brown/Billy Tingle - Billy Tingle/Jack Finney -  
Jack Finney/Jackie Green - Jackie Green/Joey Simonds  
Al Brown/Young Perez - Young Perez/Nicolas Petit-Biquet - Nicolas Petit-Biquet/Emile Pladner  
- Emile Pladner/Eugène Huat - Eugène Huat/François Atenza  
Tami Mauriello/Lee Oma - Lee Oma/Phil Muscato - Phil Muscato/Joe Maxim - Joe  
Maxim/Archie Moore - Archie Moore/Ezzard Charles  
Vince Gigante/Teddy Brown - Teddy Brown/Gib Jones - Gib Jones/Bill McDowell - Bill  
McDowell/Rufus Miles - Rufus Miles/Sammy Buchanan  
Jack Chase/Kenny Watkins - Kenny Watkins/Henry Rich - Henry Rich/Emery Jackson - Emery  
Jackson/Joe Green - Joe Green/Garlan Edwards - Garlan Edwards/Jasper Jacob  
Ray Sharkey/BabyMiller - Baby Miller/Tommy Seigal - Tommy Seigal/Dave Castilloux - Dave  
Castilloux/Joey Peralta - Joey Peralta/José de Jesus - José de Jesus/Russell Baxter  
Beni Levy/Antonio Alvarez - Antonio Alvarez/Diego Sosa - Diego Sosa/National Kid - National  
Kid/Miguel Acevedo - Miguel Acevedo/Kid Barquerito - Kid Barquerito/Luis Guttierrez

Sam McVey/Jack Johnson - Jack Johnson/Brad Simmons - Brad Simmons/Tiger Jack Fox - Tiger  
Jack Fox/Al Delaney - Al Delaney/Wallace Cross - Wallace Cross/Ted Wint - Ted Wint/Julio  
Ortenzo

Ray Sugar Robinson/Sammy Angott - Sammy Angott/Sonny Boy West - Sonny Boy West/Jimmy  
McAllister - Jimmy McAllister/Charley Earl Riley - Charley Earl Riley/Harold Dade - Harold  
Dade/Lauro Salas - Lauro Salas/Tommy Tibbs - Tommy Tibbs/Doc Blanchard

Dick Abney/Dave Arndt - Dave Arndt/Kelly Kackson - Kelly Jakson/Leroy Durst -Leroy Durst/Milo Savage - Milo Savage/Kenny Watkins - Kenny Watkins/Jack Chase - Jack Chase/Oakland Billy Smith - Oakland Billy Smith/Jack Biddle

## Trinidad (Felix)

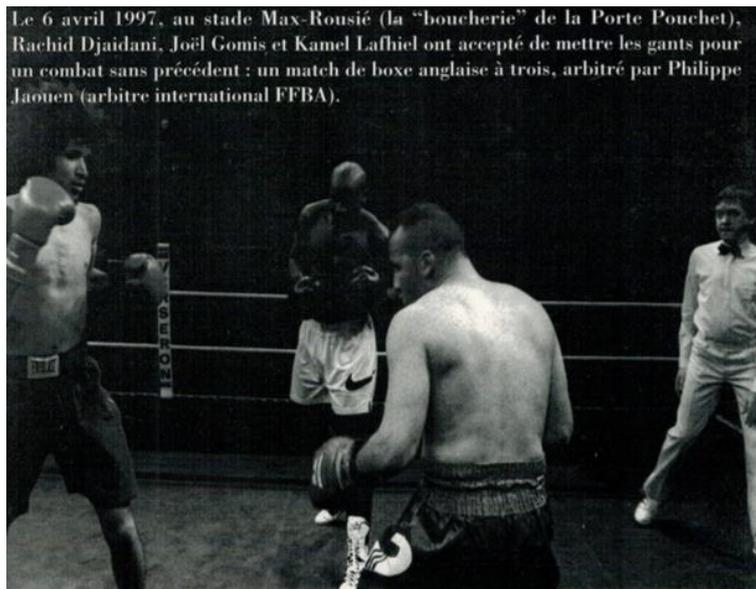
« **T**ito » a été bon, très bon, excellent, surtout en poids welter, sûrement l'un des meilleurs boxeurs de son époque (les années 90). Il a battu Pernell Whitaker (qui n'avait pas boxé depuis presque deux ans) et Oscar De La Hoya qui a cru avoir combat gagné parce qu'il avait facilement dominé les trois premières reprises, et puis « Tito » a grossi, il s'est arrêté, quelquefois longtemps, et il a commencé à perdre. La première fois contre Bernard Hopkins, ensuite contre Ronald Wright et puis, après ne pas avoir boxé depuis trois ans et en se traînant dix kilos de plus que son poids de forme, contre Roy Jones Jr qui n'avait pas gagné un « vrai » combat depuis quatre ans, mais qui venait des mi-lourds.

Sagement, Felix Trinidad est rentré à Porto Rico, juste pour apprendre qu'il était ruiné.

## Trois

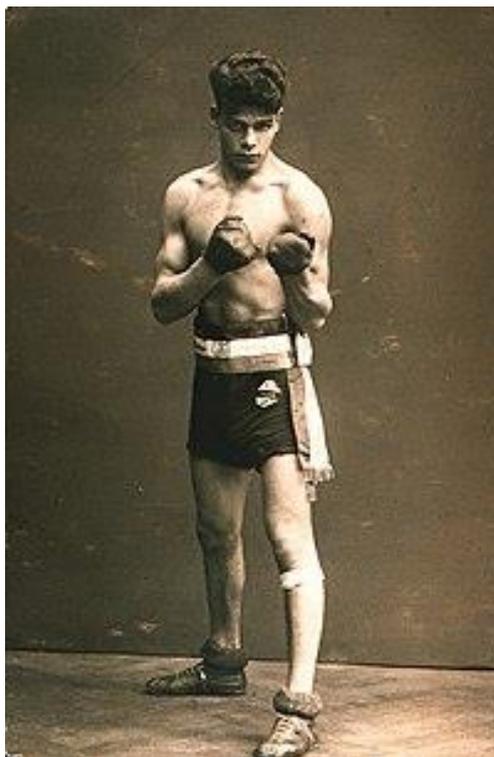
« Trois, c'est le commencement du parlementarisme. »

**Charles Péguy**



Asger Jorn, pour sa part, avait imaginé un match de football opposant trois équipes sur un terrain hexagonal. Idée reprise par [Luther Blisset](#).

## Trollmann (Johann)



« Maquillage, pense-t-elle, en allemand c'est *Maske*... »

**Jean-Jacques Schuhl**

### ***Mein Leben war von Anfang an ein Leidensweg***

Il faut régler les lumières pour parler de Johann Trollman, prendre le parti du noir et blanc, des éclairages expressionnistes, avoir Murnau, Lang, Pabst, von Sternberg, *Nosferatu*, *L'Ange bleu*, *Loulou* et *M le maudit* en mémoire pour ensuite se transporter le 9 juin 1933 au milieu de la fumée et des hurlements (gros plans de bouches édentées et des yeux de Peter Lorre) dans une brasserie de Berlin (serveuses, douze chopes blotties entre leurs seins), où se déroulaient aussi bien des réunions politiques (SA en uniforme) que des concerts (plastrons, monocles) ou des combats de boxe...

« Remets du Rimmel à tes cils Lola ! »

*Vor der Kaserne  
Vor dem großen Tor  
Stand eine Laterne  
Und steht sie noch davor  
So woll'n wir uns da wieder seh'n  
Bei der Laterne wollen wir steh'n  
Wie einst [Lili Marleen](#).*

Ce soir-là, *meine Damen und meine Herren*, Adolf *Urbemensch* Witt rencontre Johann *Untermensch* Trollmann pour le titre de champion d'Allemagne des poids mi-lourds vacant depuis que le tenant, Erich Seelig, menacé de mort parce que Juif, a quitté le pays. Les deux hommes se sont déjà rencontrés trois fois, égalité parfaite : une victoire chacun et un match nul. « Rukeli » est né en 1907 à Hanovre dans une famille Senti et ce soir-là, devant une foule en délire, dans son style « gitan », il domine son adversaire de la tête et des épaules. Au sixième round, l'arbitre arrête le combat, les juges déclarent le combat « sans décision ». La foule mécontente envahit le ring, des bagarres

éclatent aux quatre coins (serveuses renversées jupons par-dessus tête), les chaises volent, on renverse les bocks (un poing serré sur une anse, un fume-cigarettes en bakélite brisé dans une flaque), la confusion est à son comble jusqu'à ce que Trollmann brandisse la ceinture au-dessus de son épaisse tignasse noir corbeau.

Un gitan est champion d'Allemagne.

Les choses n'en resteront pas là, les autorités annuleront la décision sous le prétexte que Trollmann ne pratique pas le seul style en vigueur à l'intérieur des frontières du Reich : le style « aryen » ; ils ne consentiront à restituer sa licence à Johann Trollmann que s'il s'engage à renoncer à ses simagrées tziganes.

Le 21 juillet, toujours pour le titre national, toujours à la Bockbrauerei de Berlin, « Rukeli » monte sur le ring où il doit affronter Gustav Eder. Teint en blond, poudré *von Kopf bis Fuß*, c'est bien un masque que porte Trollmann. Il encaissera les coups de son adversaire sans en éviter un seul et sans répliquer pendant cinq rounds.

Sa carrière est finie.

Bien sûr, pour gagner sa vie, il disputera encore dix combats mais, perpétuellement menacé de mort, il en perdra huit. Sa licence lui sera définitivement confisquée en 1935. Il divorcera ensuite pour ne pas mettre en danger sa femme, Olga Bilda, qui n'était pas Sinti, et leur fille Rita qui l'était à moitié, il ira même plus loin puisqu'il acceptera d'être stérilisé pour ne plus « polluer la race ».

Incorporé dans la Wehrmacht pendant la Deuxième Guerre mondiale, il en sera, plus tard, renvoyé comme tous les Sintis et tous les Roms. Arrêté en 1942, il sera déporté à Neuengamme puis au camp annexe de Wittenberge où il sera tué le 9 février 1943. Les versions de sa mort diffèrent, pour certains il aurait été abattu par un SS, pour d'autres massacré à coups de pelle par un kapo.

Adolf Witt, celui qu'il avait battu, ne tiendra pas la limite devant Marcel Thil, il boxera jusqu'en 1948 avant de mourir deux ans après, il avait 50 ans ; Gustav Eder, celui qui l'avait battu, sera champion d'Europe poids welter à plusieurs reprises, il disputera son 162<sup>e</sup> et dernier combat en 1949 et mourra le 6 février 1992 à 84 ans.

En 2003, soixante ans après sa mort, comme mieux vaut tard que jamais, les autorités sportives allemandes restitueront à Johann Trollmann le titre qu'il avait remporté soixante-dix ans auparavant, le 9 juin 1933, dans la fumée des cigares et les remugles de bière et de nazisme.

*Aus dem stillen Raum  
Aus der Erde Grund  
Hebt sich wie eine Traum  
Dein verliebter Mund  
Wenn sich die späten Nebel drehn  
Werd'ich bei der Laterne steh'n  
Wie einste Lili Marleen*

**Trump (Donald)**



« Certains de nos Présidents étaient d'incroyables bouffons. Croyez-moi, je vais pas les imiter, ça, c'est sûr à cent pour cent ».

**Donald Trump**

*Play Boy* (1990)

Le 22 janvier 1988, lors de la conférence de presse Larry Holmes/Mike Tyson, Don King fait de Donald Trump un Christ en costume trois-pièces et cravate rouge, le sauveur du monde libre, et souhaite qu'il se présente à la présidence des États-Unis ! Au travers de sa mèche rotative pas encore peroxydée, le front de Donald Trump, pourtant pas gêné par grand-chose\*, rosit, il trouve que King en fait trop. Au cours de la même réunion, lorsqu'on demande à Don King si, dans l'hypothèse d'un affrontement entre les deux, il voterait Donald Trump ou bien Jesse Jackson, King répond : « Jesse Jackson n'a aucune chance. Trump est un gagnant, je suis toujours du côté des gagnants ! »

Trump est grand, King est son prophète et seule la victoire est belle... qu'importe la manière !

À la fin des années 80, King et Trump sont en affaires, King essaie de bouffer Mike Tyson tout cru et Trump essaie depuis Atlantic City de souffler l'organisation des combats d'Iron Mike à ses rivaux de Las Vegas. Les deux hommes assisteront au combat Tyson/Spinks l'un à côté de l'autre au Convention Center d'Atlantic City\*\*, Trump est assis entre Oprah Winfrey\*\*\* et King. Donald Trump restera comme l'emblème plaqué or des valeurs professées ces années-là : coups de fric, spéculation effrénée, Rolex, disco, Sida. Marié à une émigrée tchèque, Ivana « Botox » Zeinickova, qui lui coûtait 1,5 million de dollars par an rien qu'en vêtements et qui lui en coûtera bien davantage lorsqu'il en divorcera pour épouser son clone parfait surmonté du même chignon blond. Le couple vivait dans un appartement au dernier étage de la tour qui porte le nom de son promoteur (lui-même) sur la 5<sup>e</sup> Avenue : 50 pièces, chutes du Niagara dans le hall, colonnes en marbre de Sarrancolin, plafonds à la feuille d'or, baignoires en onyx massif, le meilleur goût à son acmé. Pour compléter la panoplie, Trump possédait : une maison de campagne de 118 pièces à Palm Beach avec golf et plage privés, le yacht racheté à Adnan Kashoggi, un Boeing 727, un hélicoptère et un LeRoy Neiman de quelques mètres carrés. Tout ce qui était considéré comme le

strict nécessaire pour faire l'admiration des *yuppies* et des *brokers* en costumes Armani et bretelles rouges.

Ses mémoires s'ouvrent sur ces phrases inoubliables : « Je ne le fais pas pour de l'argent. J'en ai suffisamment, bien plus que je ne pourrai jamais en dépenser. Je fais des affaires pour le plaisir. C'est mon art à moi\*\*\*\*. Certains peignent merveilleusement ou écrivent de magnifiques poèmes. Moi, je préfère les affaires, et surtout les très grosses affaires. C'est ainsi que je prends mon plaisir\*\*\*\*\*. » On comprend que cet humaniste distingué, propriétaire du concours de Miss Univers (revendu à une femme d'affaires transgenre thaïlandaise, Anne Jakkapong Jakrjutatip), ait pu faire l'admiration conjugquée des foules, de Wall Street, de Ruth Roper et de sa fille Robin Givens, la première femme de Mike Tyson.

Trump laissera tomber Ivana, Atlantic City et Tyson avant de refaire surface après la Crise. Pour fêter l'événement, il publie *The Art of the Comeback* ; divorce de Marla « Gluten Free » Maples, sa deuxième femme ; pose la première pierre de la Trump World Tower en face du siège de l'ONU (376 logements à 8 000 dollars le mètre carré).



Les premiers temps de la collaboration King/Trump, le comédien, Jackie Gayle, avait prophétisé : « Ça prendra cinq ans avant de savoir lequel a baisé l'autre. »

Il semblerait que ça doive prendre plus longtemps.

\* On le verra même se prêter aux [pantomimes](#) grotesques de Vince McMahon, président de World Wrestling Entertainment, et lui raser le crâne au centre d'un ring lors de Wrestlemania XXIII

\*\* Ils assisteront dans la même configuration spatiale à la défaite d'Iron Mike face à James « Buster » Douglas au Tokyo Dome.

\*\*\* Interrogé sur ses hypothétiques vice-présidents, Donald Trump avancera le nom d'Oprah Winfrey !

\*\*\*\* Et celui d'Andy Warhol.

\*\*\*\*\* Il semblerait que Donald Trump n'ait pas été indifférent non plus à ceux que peuvent dispenser [Stormy Daniels](#), [Jessica Drake](#) ou [Alana Evans](#).

## Truquer

Sur un ring, on ne peut pas tricher, mais on peut truquer, c'est un talent.

## Tszyu (Kostya)

**U**n pur produit de la mondialisation : né à Sérov (Russie) d'un père coréen, Konstantin Borisovich Tsyu est de nationalité... australienne !

Il a commencé la boxe à neuf ans en Union soviétique, 270 combats amateur, deux fois champion d'Europe, champion du monde.

En 1992, il débute une carrière professionnelle en Australie.

Il réunifira, pour la première fois depuis trente ans, les trois ceintures (WBA, WBC & IBF) en super-léger.

Vainqueur avant la limite d'un Julio Cesar Chavez (mexicain) qui n'avait plus rien à faire sur un ring, il perdra son dernier combat contre Ricky Hatton (britannique), le 4 juin 2005, à Manchester (Angleterre).

Réputé pour sa frappe exceptionnelle.

Ses fils, Tim et Nikita, sont invincibles à ce jour.

## « Tu as été vaillant ! »

**E**xactement le genre de phrase qui console dans un premier temps et désespère lorsque l'on y réfléchit.

## Tua (David)

« L'opéra n'est pas fini tant que la grosse dame chante. »

**Dick Motta**

**P**as très grand pour un poids lourd (à peine 1 mètre 78), parfois très lourd (plus de 110 kilos), le gabarit de Tyson en grassouillet, le Samoan aux cheveux bizarres avait un crochet gauche phénoménal qui lui a permis d'écourter la plupart des combats qu'il a disputés. Darroll Wilson, Anthony Cooks, John Ruiz, Bruce Bellochi, Cecil Coffee, Mike Acey, Larry Davis, Willie Washington, Alfredo Nevarez, Lorenzo Poole, Ron Humes, Eric Curry, Gary Bell, Obed Sullivan, Michael Moorer et Saul Montana, tous battus dès le premier round, ont à peine vu le rideau se lever avant qu'il ne se referme brutalement.

Sa puissance destructrice était concentrée sur un seul coup, le crochet gauche, ce qui lui a permis d'inverser des résultats ne faisant aucun doute. Il était mené face à David Izon (1 mètre 91)... victoire au dernier round ; mené par Oleg Maskaev (1 mètre 91)... victoire à l'avant-dernier round ; Hasim Rahman (1 mètre 89) menait de 7 points... K.-O. au 10<sup>e</sup> round ; Fres Oquendo (1 mètre 88) était en tête sur les bulletins des trois juges... K.-O. au 9<sup>e</sup>.

Au total, ils sont une quarantaine à pouvoir dire : « Tua m'a tuer ! »

## Tubbs (Tony)

**L**e poids de Tony Tubbs a toujours été l'objet de plaisanteries, lorsqu'il rencontrera Mike Tyson à Tokyo, Don King lui avait promis 50 000 dollars s'il montait sur le ring à moins de 106 kilos, il y grimpera à presque 110, c'est dire si Tubbs préférerait s'empiffrer plutôt que gagner de quoi s'empiffrer. Au cas où il se serait présenté vraiment obèse au pays du sumo, le promoteur avait prévu que José Ribalta le remplace. Lorsque, deux jours avant le combat, le team Tyson sera réveillé à 5 heures 30 du matin par un tremblement de terre de 6 sur l'échelle de Richter, quelqu'un a fait : « On devrait dire à Tubbs de pas sauter à la corde si tôt » avant qu'ils ne se rendorment tous en rigolant. Lorsque Tubbs dégringolera au 2<sup>e</sup> round sur un crochet du gauche d'Iron Mike, il n'est pas certain qu'il n'ait pas été enregistré une secousse de 7 sur l'échelle de Richter. En tous les cas,

en guise de compte-rendu du combat, Larry Merchant se contentera de déclarer que « Tyson savait pas que la pêche à la baleine était interdite au Japon » et les plaisanteries continueront comme elles avaient commencé.

Tony Tubbs était certes « enveloppé », mais il était étonnamment rapide des bras et son jeu de jambes, tout au moins à ses débuts, n'était pas ridicule, le sempiternel cliché de polar : « malgré son gabarit, il était d'une agilité surprenante », s'appliquait parfaitement à TNT.

S'il fallait résumer : 253 combats amateur, 13 défaites seulement dont une face à Teofilo Stevenson. Champion du monde WBA après sa victoire sur Greg Page (il pesait 103 kilos) ; quelques mois plus tard, il perd son titre face à Tim Witherspoon (il en pesait 110)... tout se tient ! Après sa défaite expéditive devant Tyson, il est contrôlé positif à la cocaïne et voit sa victoire sur Orlin Norris pour le titre NABF transformée en « no decision », il fait un combat honorable contre Riddick Bowe et puis après... yo-yo ! toboggan savonneux ! il plonge plus souvent qu'à son tour et de façon de plus en plus bruyante pour des titres qui n'en sont pas dans des bleds où, comme il n'est pas certain que l'on puisse trouver un restaurant ouvert une fois la réunion terminée, il vaut mieux s'empiffrer alors qu'elle n'a pas débuté.

Pas tout à fait vingt ans après avoir rencontré Mike Tyson, Tony Tubbs plie les couverts au Waterfront Hôtel de Morgantown face au « Dragon d'or », Adam Smith qui a perdu ses cinq combats précédents... Room service pour tout le monde !

## Tunney (Gene)

« Tandis que les autres savent gagner par adresse une haute estime, moi, par mon excès d'honnêteté, je n'obtiens qu'une simple approbation.

Tandis que d'autres dorent avec art leurs couronnes de cuivre, j'offre la mienne nue avec franchise et sincérité. »

**William Shakespeare**

*Troilus & Cressida*

Marvin Hagler marchait comme un boxeur, parlait comme un boxeur, pensait comme un boxeur, on pouvait donc en déduire, sans risquer de se tromper, que Marvin Hagler était un boxeur... et Gene Tunney, alors ? Juste le contraire, il ne voulait surtout pas être appelé « Champ », sa sépulture ne fait pas même état de son titre de Champion du monde, il serait néanmoins abusif d'en déduire que James Joseph Tunney n'était pas un boxeur, il a juste été un boxeur pas comme les autres.

Tout avait pourtant commencé « classique », son père était un immigrant irlandais standard travaillant comme docker pour nourrir ses sept gosses. Gene quittera l'école à quinze ans, sa famille aurait voulu qu'il devienne prêtre, au lieu de cela, il sera engagé comme grouillot dans une compagnie maritime pour un salaire de cinq dollars la semaine. Trois ans plus tard, Tunney passe pro, gagne douze combats avant de s'engager dans les Marines aussitôt qu'éclate la Première Guerre mondiale. Sous les drapeaux, il ne verra jamais le feu, mais sera sacré champion du corps expéditionnaire. Libéré de ses obligations militaires, il continue la boxe et continue de gagner jusqu'à devenir à sa manière – tranquille – champion du monde des poids mi-lourds en battant le tenant du titre, Battling Levinsky, en 1922, au Madison Square Garden. Gene est grand, solide, joli garçon, les traits réguliers, la mâchoire carrée, un profil de médaille (une vague ressemblance avec Scott Fitzgerald) ; sur le ring, c'est un stratège, un très bon technicien qui ne frappe pas trop (ses mains sont fragiles) et seulement à bon escient, il préfère la défense à l'attaque alors qu'il encaisse correctement ; s'il fallait résumer : il est ennuyeux comme la pluie. En dehors du ring, pas un mot plus haut que l'autre, une politesse exquise, une tendance à employer le plus souvent possible des mots de plus de quatre syllabes avec un accent affecté, un penchant pour la lecture des classiques, une petite préférence pour William Shakespeare, pire, pour *Troilus & Cressida* qui n'est pas la pièce la plus connue de Shakespeare... une compresse ! Inutile de dire que le nouveau champion du

monde n'est pas très populaire sur le ring ni dans la vie, Gene n'a pas de pot, le public n'aime pas les boxeurs posant à l'intellectuel et préfère les bagarreurs aux « scientifiques ».

Si le destin de Tunney est lié à celui de Jack Dempsey, ce sont ses affrontements avec Harry Greb qui le rendront intéressant. De façon étonnante, c'est en subissant sa première défaite des poings de Greb (un poids moyen) qu'il se persuadera de pouvoir sortir vainqueur d'un combat contre Dempsey (un poids lourd).

D'emblée, son premier combat contre le « Moulin à vent de Pittsburgh » tourne au massacre, dès le premier round Greb, talqué de frais, lui casse le nez en deux endroits d'un magistral coup de boule\*, lorsque Tunney revient dans son coin, il saigne comme un bœuf et il est coupé à l'œil gauche, deux rounds plus tard, son œil droit est fermé. Quand il essaie d'essuyer le sang qui coule sur son visage, Greb le bloque d'une main et le frappe avec l'autre. Tout le répertoire du borgne féroce y passe et il était très étendu... « Son moulin, son moulin va trop vite ! Son moulin, son moulin va trop fort ! » Le malheureux Tunney est balayé. À la fin du combat, le tapis est peint en rouge, la tenue de l'arbitre ressemble au tablier d'un tueur des abattoirs, le beau mec à un steak haché, Harry Greb n'est même pas dépeigné. Tunney ne mettra pas un seul genou à terre tout le long des quinze rounds, il attendra la fin de l'ovation du public saluant son courage et son retour dans les vestiaires avant de s'évanouir. Tunney a toujours prétendu qu'il avait su qu'il pourrait battre Greb *pendant* ce premier combat, on peut en douter, toujours est-il qu'avec l'aide de Benny Leonard il réfléchira à ce qui avait cloché ce soir-là et il changera de tactique lors du deuxième combat, se concentrant davantage sur le « bas » que sur le « haut ». Sans beaucoup de succès d'ailleurs, puisque, si Tunney sera déclaré vainqueur du combat revanche, tout le monde, le public comme les journalistes, l'a vu perdre\*\*. Il faudra attendre leur troisième rencontre pour le voir réellement gagner, la quatrième les verra se séparer sur un verdict de parité, par contre, Tunney gagnera aussi nettement la cinquième et dernière qu'il avait perdu la première. Greb sentira d'ailleurs le vent tourner à cette occasion.

– Il est trop lourd et trop fort pour moi désormais... je pouvais le battre jusqu'à présent, plus maintenant... il devient vraiment bon ! »

Avant de se mesurer à Jack Dempsey\*\*\*, Gene Tunney – histoire de se « comparer » – rencontre deux anciens adversaires du champion du monde : Georges Carpentier qu'il bat par K.-O. au 15<sup>e</sup> et dernier round alors que Dempsey l'a battu au 4<sup>e</sup>, et Tom Gibbons que Tunney battra par K.-O. à la 12<sup>e</sup> reprise alors que Dempsey ne l'a battu qu'aux points. Pas de quoi en déduire grand-chose, surtout si l'on sait que Dempsey a rencontré Carpentier cinq ans auparavant et que son combat contre Gibbons remonte à plus de trois ans, la période durant laquelle le champion a été inactif, celle au cours de laquelle Tunney a gagné 19 combats.

Le premier combat prévu en dix rounds a lieu à Philadelphie devant 120 557 spectateurs, assistance record pendant soixante-sept ans\*\*\*\*. Gene est le « bon », il s'est engagé dans l'armée, Jack le « méchant », il a feinté son service. La différence entre les deux boxeurs dépasse ce manichéisme de bon aloi travaillé à fond par Tex Rickard, le promoteur du combat. S'ils font à peu près la même taille et pèsent le même poids, on ne peut imaginer deux boxeurs plus différents : Dempsey est de l'Ouest, Tunney de l'Est (pire, il vit à Greenwich Village) ; Dempsey boxe en crouch, Tunney se tient raide comme la Justice ; l'un frappe, l'autre moins ; Dempsey est féroce aussi bien avec ses *sparring-partners* qu'avec ses adversaires, Tunney s'excuse s'il va trop loin à l'entraînement et ne cherche pas systématiquement à gagner avant la limite ; l'un se bat comme si sa vie en dépendait, l'autre élabore des stratégies comme s'il jouait aux échecs ; le champion se détend en jouant aux cartes et en écoutant du jazz, le challenger lit *Ainsi va toute chair* de Samuel Butler.

Un tueur et un technicien... la ville et la campagne... le célibataire et le tombeur... les salons et les bars... la brute et l'intello... le jour et la nuit.

Le champion est ultra-favori, il n'y a qu'Harry Greb pour parier (2 000 dollars) sur Tunney : « J'ai jamais eu de mal à toucher Dempsey, il est pas assez rapide pour pénétrer la garde de Tunney et Tunney frappe beaucoup plus que les gens croient, c'est le genre de type compliqué à battre. »

Le 23 septembre 1926, tout le monde est là, les banquiers, les Astor et les Vanderbilt, les sportifs, les chefs d'orchestre, Babe Ruth et Franklin Delano Roosevelt, les vedettes et les millionnaires (ils auraient été pas moins de 2 000 assis autour du ring !), Charlie Chaplin, Joseph Pulitzer, Al Capone, les clowns, les racketteurs, les jockeys et 10 000 femmes.

Tunney arrive en avion, il vomit deux fois ; Dempsey arrive en train, malade comme un chien.

Il pleut.

– Hello, Champion !

– Hello, Gene !

Et, à la surprise générale, le gentil domine outrageusement le méchant.

– Bravo, Gene, t'as été meilleur que moi !

– Merci, Jack, tu as été un grand champion !

La foule qui est sentimentale applaudit l'ancien champion comme elle ne l'avait jamais fait, elle applaudit plus discrètement le nouveau, le premier à avoir gagné le titre aux points ; il est du côté du Bien, certes, mais aussi de celui de l'ennui et de la bourgeoisie qui va avec. Tous les journalistes qui avaient prédit la victoire de Dempsey trouveront toutes les excuses du monde à sa défaite, tous ceux qui avaient écrit que Tunney n'avait aucune chance balaieront la poussière sous le tapis, les éléments eux-mêmes seront convoqués\*\*\*\* à la rescousse. Certains emploieront des moyens plus détournés pour diminuer la victoire de Tunney... si Gene avait gagné c'est que Jack n'avait jamais été très bon. Ring Lardner, pour une fois mal inspiré, écrira aux Fitzgerald en voyage en Europe que le combat était truqué... « Très bien truqué, mais truqué ». Il est toujours difficile de reconnaître que l'on s'est collé le doigt dans l'œil jusqu'à la clavicule et que ce que l'on désirait n'est pas survenu.

Un an moins un jour plus tard, les deux hommes se rencontrent à Chicago cette fois. Al Capone parie 50 000 dollars sur la victoire de Dempsey et cligne de l'œil. L'affaire est dans le sac ! La rumeur court... ça recommence, le match est truqué !

Et l'on recommence.

– Comment ça va, Gene ?

– Très bien, merci, et vous Jack ?

L'arbitre leur donne ses instructions.

Elles sont claires.

– Dans l'éventualité d'un knock-down, le boxeur debout doit aller dans le coin neutre le plus éloigné, c'est clair, Jack ?

Dempsey hoche la tête.

— C'est clair, Champ ?

Tunney hoche la tête.

– Je commencerai le compte qu'à ce moment-là, c'est clair, Jack ?

– Oui.

– C'est clair, Champ ?

– Oui.

– Bonne chance à tous les deux.

Si ce n'est l'épisode du « Long Count\*\*\*\*\* », quelques coups bas, quelques coups de tête et quelques coups du lapin, le deuxième combat sera la répétition du premier. Dempsey poursuivant une cible qu'il n'arrive pas à atteindre...

– Viens te battre, fils de pute !

Évidemment, Tunney ne cède pas à la provocation, il aurait été con de le faire et il ne l'était pas. Quelques années plus tard, Dempsey lui donnera raison : « Pourquoi il aurait fait ce que je voulais qu'il fasse ? », en revanche, Tunney dominera largement le combat, contrant adroitement Dempsey et lui infligeant même un *knock-down*.

Le combat fini, une fois passées les manifestations de mauvaise humeur à chaud, Dempsey reconnaîtra sa défaite : « Ce qu'il faut retenir, c'est que j'ai été battu par meilleur que moi. » Il en

profitera pour annoncer sa retraite, Tunney le suivra de près, il défendra son titre une seule fois contre Tom Heeney, un boxeur néo-zélandais plus que moyen.

Tunney a perdu une seule fois, contre Harry Greb, il a été au tapis une seule fois, contre Jack Dempsey, Jim Murray a dit de lui : « On ne l'a jamais appelé « Champ\*\*\*\*\* ». On ne l'a jamais aimé, on l'a systématiquement sous-estimé, on l'a ignoré, il a été rejeté par l'histoire alors qu'il était le meilleur exemple de ce que ce sport pouvait donner [...] Ses combats étaient des récitals, ses adversaires étaient les pianos dont il jouait, les tableaux qu'il peignait. C'était un artiste, ce n'était pas un Irlandais comme on a coutume de caricaturer les Irlandais, mais il était le plus grand des athlètes irlandais. »

Pour se rendre encore moins populaire, pour se couper définitivement du public, pour se retrancher une fois pour toutes du milieu, Gene Tunney épousera Polly Lauder, l'une des héritières Carnegie dont la fortune était évaluée à 40 millions de dollars au bas mot ; il donnera une conférence sur Shakespeare à Yale ; il jouera au golf ; il conversera avec George-Bernard Shaw ; il gèrera sa fortune à la perfection (président d'une compagnie d'assurance, membre du conseil d'administration de 17 entreprises) ; il prêtera sa maison du Maine aux Kennedy ; John Varick, son fils cadet, sera élu au Sénat à 36 ans.

N'en jetez plus, la cour est pleine !

Inutile de préciser que Gene Tunney ne fumait pas et ne jouait pas davantage, il aurait eu un seul défaut, l'alcoolisme mondain qui rougit les joues des Irlandais et de leurs descendants immigrés et procure une couperose du meilleur aloi pour peu qu'on l'assortisse à ses gilets en moleskine de chez Magee.

Gene et Jack sont toujours restés amis, alors qu'ils ne fréquentaient pas le même milieu, ils étaient comme des frères siamois, alors qu'il n'y avait pas plus dissemblables et cela même dans les épreuves qu'ils traverseront : Johnny, le frère de Jack, se suicidera après avoir tué sa femme ; Joan, la fille de Gene, assassinera son mari, diagnostiquée schizophrène, elle sera internée dans un hôpital psychiatrique..

À la mort de Gene, en guise d'oraison funèbre, Jack déclarera : « Maintenant, je me sens seul ».

\* Fair-play jusqu'au bout des ongles, Tunney ne se plaindra jamais des coups tordus de Greb, « Ma tête n'avait pas à être là », avait-il l'habitude de répondre lorsqu'on évoquait devant lui le coup de boule de Greb.

\*\* Toujours impeccable, Tunney déclarera : « J'admets que Greb a des raisons légitimes de se plaindre de la décision, alors j'ai décidé de lui accorder une nouvelle chance. »

\*\*\* « Cet homme a volé à plusieurs animaux leurs qualités distinctives. Il est aussi vaillant que le lion, aussi grossier que l'ours [...] c'est un homme en qui la nature a tellement accumulé des humeurs diverses qu'en lui la valeur se mêle à la folie et que la folie est assaisonnée de prudence, il n'y a pas un homme qui ait une vertu dont il n'ait une étincelle, un défaut dont il n'est pas teinté. »

**William Shakespeare.** *Troilus & Cressida.*

\*\*\*\* Record battu le 20 février 1993 à Mexico pour la rencontre Julio Cesar Chavez/Greg Haugen : 132 274 spectateurs payants.

\*\*\*\*\* « Croient-ils vraiment que mon côté était sec ! »

\*\*\*\*\* Il est question de ces fameuses 4 secondes (l'équivalent du nez de Cléopâtre) à l'entrée correspondante.

\*\*\*\*\* En fait, c'est lui qui ne voulait pas qu'on le fasse.

**Turpin (Randolph)**



En ces temps-là, aux débuts des années 50, Walker Smith, dit Ray « Sugar » Robinson, faisait une tournée en Europe. Il était accompagné de sa suite : son manager, deux entraîneurs, deux coiffeurs, un masseur, deux secrétaires, trois *sparring-partners*, un joueur de golf professionnel, un nain (Jimmy Karoubi), cinquante-trois valises et une Cadillac décapotable rose fuschia, il ne manquait au cortège que quelques Nubiens agitant des éventails en plumes d'autruche et une demi-douzaine d'esclaves levantines, le nombril décoré de zircons de contrebande, pour que l'on ait l'impression d'assister à un film de Cecil B. de Mille.

Le Maharadjah de Detroit passé par la France (il louait un étage du Claridge), la Suisse, la Belgique, l'Allemagne et l'Italie devait achever sa parade à Londres face au champion d'Europe en titre, Randolph Turpin. Cette formalité lui importait si peu que la nuit précédant le combat, Robinson a chanté en s'accompagnant au piano et joué aux cartes avec sa cour au Star & Garter de Windsor.

Dans les années 20, le père de Randolph Turpin était le seul Noir de tout le Warwickshire, il est mort des suites des blessures reçues lors de la Première Guerre mondiale alors que Randolph, le plus jeune de ses cinq enfants, n'était pas encore âgé d'un an. Sa mère, Béatrice Whitehouse, élève ses enfants comme faire se peut lorsque l'on touche une pension de 27 shillings par semaine améliorée en faisant un peu de ménage à droite à gauche. Randolph est de santé fragile, enfant, il est soigné pour deux pneumonies et une pleurésie, il est pratiquement sourd d'une oreille. Tout ça ne l'empêche pas de se mettre à la boxe comme ses deux frères avant lui : Jackie (125 combats, 82 victoires) et Dick (108 combats, 81 victoires) ; ce dernier, qui a rencontré des adversaires de la trempe de Marcel Cerdan et de Robert Charron, sera entraîneur.

Randolph Turpin a été le premier champion de Grande-Bretagne de couleur, mais malgré son joli palmarès, on ne donne pas cher de ses chances face à Robinson, sauf que Randy dominera clairement « Sugar » quinze rounds durant et sera logiquement déclaré vainqueur. Ray, grand seigneur comme d'ordinaire, ne se cherchera pas d'excuses : « Le meilleur a gagné ! »

« *For He's a Jolly Good Fellow* ! » repris par les 18 000 spectateurs.

Le temps d'être fêté comme un héros, il faut que le Britannique accorde sa revanche à l'Américain, et au Madison Square Garden, devant 61 370 spectateurs, c'est une autre paire de shorts... Turpin perd son titre.

Il a été champion du monde 64 jours, il ne le sera jamais plus.

Sa chance est passée...

Randolph Turpin continuera de boxer, quelquefois en mi-lourd, il battra de bons boxeurs (Charles Humez), sera battu par Carl « Bobo » Olson dans ce qui aurait pu être une dernière chance de récupérer la ceinture de champion du monde abandonnée entretemps par Robinson, avant de perdre son titre de champion d'Europe par K.-O. à la première reprise au bénéfice de Tiberio Mitri. Il continuera sa carrière cahin-caha jusqu'en 1958 où il sera sévèrement battu par Yolande Pompey. Cinq ans plus tard, la fédération ne lui ayant pas accordé de licence (sa vue a sérieusement baissé : Turpin voyait double et souffrait de sévères migraines depuis déjà longtemps), il disputera deux combats « non officiels » contre des débutants qui ne remonteront plus jamais sur un ring. Randy Turpin avait quarante ans et suivi le parcours classique du boxeur mal conseillé faisant de mauvaises affaires, exploité par les faux amis et les vrais escrocs, poursuivi par la guigne, ayant oublié de payer ses impôts, et dont la vie privée n'est pas simple : accusation de viol, d'agression, procès, divorces, etc.

Un bistrot mal placé, quelques combats de catch minables... une femme, quatre filles : Annette, Gwyneth, Charmaine et Carmen et un jour, on retrouve Randy Turpin allongé mort à côté d'un revolver calibre .22, Carmen, dix-sept mois, assise sur le lit, son visage couvert de sang. La petite fille survivra et quittera l'hôpital dix-huit jours après avoir été opérée du cerveau.

La police conclura au suicide.

Évidemment, Carmen ne se souvient de rien, aujourd'hui encore, elle ne peut se faire à l'idée que son père ait tiré sur elle... Jackie, l'aîné des Turpin, n'y croit pas davantage... « Je sais pas qui l'a tué, mais ce que je sais c'est que personne n'aimait les enfants plus que Randy et Carmen était sa préférée. » Sa dernière femme, Gwen, est moins affirmative, elle a tendance à rendre les dettes responsables du geste de Turpin et il y a la lettre de cinq pages qu'il a laissée pour l'expliquer... elle est assez confuse, Turpin n'y parle que de ses soucis d'argent.

L'enquête autour de la mort de Randolph Turpin qui, le 10 juillet 1951, a fait rêver l'Angleterre depuis Buckingham Palace jusqu'aux bouges et aux taudis, ne sera rendue publique qu'en 2041.

Le temps de l'oublier.

## Twombly (Cy)

D'après Roland Barthes, « Ce qui se passe sur la scène proposée par Twombly (toile ou papier), c'est quelque chose qui participe de plusieurs types d'événement, que les Grecs distinguaient très bien dans leur vocabulaire : il se passe un fait (*pragma*), un hasard (*tuchè*), une issue (*telos*), une surprise (*apodeston*) et une action (*drâma*) », soit, à peu de chose près, ce qui se passe sur un ring lors d'un bon combat de boxe.

## Tykkä (Salla)



Certainement l'auteur d'une des images les plus fortes de la boxe « féminine ». L'artiste, dont on ne voit qu'une partie du visage, est en garde, les poings nus, elle est gauchère. Elle porte un short en satin bleu sans aucune inscription, elle est torse nu, sa peau est pâle, ses seins sont enveloppés dans une bande de tissu blanc, deux taches de sang marquent l'emplacement des tétons.

Elle a également réalisé une [vidéo](#) en noir et blanc où on la voit boxer torse nu dans une salle déserte avec un homme habillé, plus grand et plus lourd qu'elle.

## **Tyson (Mike)**



Le vieil homme est penché sur le jeune garçon endormi. Il le secoue et lui demande : « Quelle est ta meilleure amie ? » Avant que le jeune garçon ait pu lui répondre, le vieil homme poursuit : « C'est la peur ! La peur, c'est comme un vieux copain qui pue de la gueule mais qui te sauve de la noyade ! »

Le vieil homme s'appelle Constantine d'Amato, il a été le manager et l'entraîneur de deux champions du monde ; il a décidé que le jeune garçon qu'il réveille en sursaut la nuit pour lui parler de la peur serait le troisième, il s'appelle Michael Gerard Tyson.

Lorsque d'Amato faisait de la peur le centre de gravité de son « système », il savait de quoi il parlait : il avait peur des ascenseurs, des tunnels, de l'eau, de la foudre et des éclairs, et planquait un fusil personne ne savait trop où, mais tout le monde savait, en revanche, qu'il était capable de s'en servir.

Un type bizarre d'Amato... borgne, paranoïaque, mystique, un pic à glace dans la poche, au cas où... Qui s'est battu dans les années 50 contre la mainmise de Franck Carbo et consorts sur la boxe, lecteur de Thoreau et du *Traité du Zen et du tir à l'arc*, pour rendre plus riche l'arrière-plan.

En ce qui concerne Tyson, c'est aussi romanesque : son père l'a abandonné, sa mère vit avec un autre homme (pas toujours le même). Il grandit dans un coin de Brooklyn où les jeunes Noirs se battent entre eux comme des chiens dans l'arrière-cour de chez Fido. Tout le monde se moque de lui et de sa petite voix, il n'a qu'une seule passion : regarder voler ses pigeons, jusqu'à ce qu'un gamin torde le cou à l'un d'entre eux et que Mike l'assomme. Sa voie est désormais tracée. À 13 ans il a été arrêté 38 fois et a épuisé la patience des travailleurs sociaux. Pas tout à fait 1 mètre 80, presque 100 kilos, élevé à la farine et aux oreilles de porc, il est bâti comme tous les psychopathes grandis à Bedford-Stuyvesant : pour tuer avant d'être tué.

Et puis... miracle ! Enfermé dans une maison de correction, Tyson y rencontre Bobby Stewart, un ancien boxeur. Étonné par la volonté du garçon et surtout par son crochet du gauche qui l'oblige à garder, en cachette, la chambre le week-end, il le présente à d'Amato qui vit à quelques encablures. Pris en charge par les entraîneurs-maison, le jeune Tyson va devenir une terreur chez les amateurs. Lorsque sa mère mourra, d'Amato deviendra son tuteur légal, Mike passera professionnel et deviendra le plus jeune champion du monde poids lourd de l'histoire, juste après la mort de Cus. Un scénario que Stallone se refuserait à signer.

En réalité, lorsque l'on a quatorze ans, il n'est pas très bon d'être réveillé au beau milieu de la nuit par un vieux fou qui n'a qu'une idée en tête : être le Gepetto du Pinocchio qu'il a toujours

rêvé fabriquer, pour s'entendre demander : « Quelle est ta meilleure amie ? » On n'a rien trouvé de mieux, jusqu'à présent, pour devenir un homme qu'un père qui vous ramène à l'école à coups de pied dans le cul quand vous avez séché les cours et une mère qui vous aime ; à défaut, quelqu'un qui puisse faire passer ce que vous devez être avant ce qu'il faut que vous soyez. Et dormir douze heures.

D'Amato couvrira toujours Mike : lorsqu'il ne foutra rien en classe, qu'il brutalisera ses petits copains. Lorsque Teddy Atlas le menacera avec un flingue parce qu'il a tripoté sa nièce de force, d'Amato se séparera de son meilleur entraîneur ; il paiera même pour que les délits du jeune Tyson ne viennent pas contrarier sa gloire future, et s'écrasera quand il le faudra. C'était ça ou faire de Tyson un bon garçon et d'Amato ne voulait pas faire de Tyson un bon garçon, il voulait en faire le champion du monde des poids lourds, le plus dangereux de tous, et pour cela il avait besoin de sa haine et de sa frustration. C'est ce qui est mauvais en Tyson qui fait de lui un si bon boxeur. C'est ce qui est mauvais en Tyson qui rapporte des millions de dollars.

Cus ne verra pas son rêve se réaliser. Il est mort depuis plus d'un an lorsque Tyson devient le plus jeune champion du monde poids lourd de tous les temps. Il ne verra pas non plus la suite qui aurait pu le faire douter du bien-fondé de sa méthode... Bruits et confusion... vacarme médiatique sur fond de sexe, drogue et rap'n'roll... suicide supposé... obscures palinodies... millions de dollars... Rolls et BMW embouties... félonies... ramponneaux *pay-per-view* et millions de dollars encore ; pour culminer, comme dans tout mélo bien foutu, sur un divorce, une défaite inattendue contre un obscur challenger et une condamnation à six ans de prison pour viol.

Moisira trois ans au purgatoire (Plainsfields, Indiana) une victime, orphelin mal-aimé, manipulé, dressé pour tuer, alcoolique, vérolé, maniaco-dépressif, qui continue à ne pas comprendre la différence entre le Bien et le Mal, le rêve et la réalité, à dire n'importe quoi et son contraire au gré des interviews ; qui lit, soi-disant, Victor Hugo et Dostoïevski ; qui se convertit à l'Islam et téléphone à longueur de journées à M.C. Hammer, Shaquille O'Neal et aux quelques hommes d'affaires qui attendent impatiemment sa sortie. La plus formidable planche à billets de ces dernières années moisira trente-six mois dans un coin perdu de l'Indiana... Un billion de dollars de bénéfice, s'il faut en croire les informations les plus sérieuses à ce sujet, dont pas mal ont atterri dans la poche de son promoteur, Don King, connu sous toutes les latitudes pour son honnêteté scrupuleuse, et dans celle des dirigeants médiatiques chargés d'entretenir la légende selon laquelle tout représentant du quart-monde, pourvu qu'il soit doté d'une droite foudroyante, peut s'asseoir à la gauche de Bill Gates.

Comme un *soap-opera* se doit de ne jamais avoir de fin et qu'il n'est pas réellement envisageable que le monde du spectacle se prive d'une telle attraction, Mike Tyson, libéré pour bonne conduite, sortira du pénitencier après avoir purgé la moitié de sa peine ; attendu à ses portes par tout ce que le *Boxing Business* compte de limousines, de gourous, de gangsters, de caméras, de bras cassés décorés de gourmettes 18 carats, et de deals fabuleux. On en oublie même, définitivement, Desiree Washington, l'emmerdeuse responsable du manque à gagner qui soigne au fin fond du Rhode-Island sa dépression et les deux maladies vénériennes dont lui a fait cadeau le héros du ghetto une nuit à Indianapolis. Les choses sensées peuvent reprendre leur cours, Tyson devenu entre temps Abdul Aziz signe un contrat fabuleux avec le MGM de Las Vegas (et Don King) pour six combats à venir et retrouve ses occupations préférées : le massacre de ses *sparring-partners* à 2 000 dollars la semaine et le shopping dans le centre commercial le plus proche avec sortie sous les applaudissements du personnel, comme il est d'usage... Pour leur part, les frères musulmans, trop heureux de la spectaculaire conversion de ce généreux gogo, transforment en location de houris à la peau couleur banane les chèques qu'Abdul Aziz signe pour construire des mosquées. Pour Allah, on verra plus tard !

Le film tiré de sa vie captive la ménagère de plus de cinquante ans ; les intellectuels s'interrogent sur la boxe devenue mythologie de notre temps, les effets comparés de la coke et du K.-O. ; les spécialistes tirent des plans sur la comète : Abdul Aziz sera-t-il l'égal de Tyson ? À près de trente ans un boxeur peut-il garder intactes les qualités qui ont fait sa force dix ans plus tôt ? Ce

sont des préoccupations un peu simples, des interrogations un peu courtes. Les organisateurs, eux, se frottent les mains, à Las Vegas on astique les bandits manchots, les télévisions subodorent les profits fabuleux possibles, les annonceurs raclent les fonds de tiroir. Les journalistes et les médias se font l'écho complaisant de ce Barnum glauque. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Il faut bien s'imaginer qu'aux États-Unis le champion du monde des poids lourds pèse symboliquement autant que le Président lui-même et davantage que le Pape. Le destin d'Abdul Aziz est donc lié à l'histoire américaine et le constat ne laisse pas d'être inquiétant. On peut certes voir la saga de Tyson comme celle, pleine de bruit et de fureur, de l'ascension, de la chute et de la rédemption, toujours remise au lendemain, d'un jeune homme sorti du ghetto et que le ghetto n'a pas quitté, mais il ne faut pas oublier que, depuis qu'il est devenu, sans y être aucunement préparé, un modèle, sa seule vérité est celle du capitalisme d'aujourd'hui et du spectacle sportif dans tout ce qu'il peut avoir de plus horrible ; celle des télévisions câblées qui programmeraient des *snuff-movies* si cela faisait de l'audience. Mike Tyson ne s'appartient plus, il est devenu une fiction, un phantasme, un mythe.

L'une des fins (il y en aura d'autres) aurait lieu dans la nuit du dimanche 29 juin 1997 à Las Vegas. Rendu enragé par les coups de tête d'Evander Holyfield, aveuglé par son sang et vaguement conscient que cette fois encore il allait y avoir droit, l'esclave le mieux payé de la planète s'est transformé en direct en chien enragé, crachant sur le ring l'oreille de son adversaire.

Nous venions d'assister à l'ouverture d'une nouvelle ère où des cruautés supplémentaires, plus jouissives puisqu'interdites, seraient ajoutées pour les pimenter à celles considérées jusqu'à présent comme suffisantes sur un ring. On aurait pu voir cela comme la fin définitive des années 80 de sinistre mémoire, celles des *serial-killers* et des *golden-boys* ; ce serait oublier un peu vite qu'elles ont vu la naissance du succès du *pay-per-view* et que celui-ci ne se dément pas. Il s'en irait temps, surtout, d'examiner les responsabilités de chacun dans cette affaire qui, après tout, nous fait plutôt bander. De ne pas s'en laver les mains. Mike Tyson n'est pas devenu fou, il n'a pas fondu les fusibles, il n'a pas pétié les plombs, il ne s'est pas mis, de son propre chef, dans de sales draps comme on voudrait nous le faire croire pour que nous en soyons innocents. Mike Tyson est fou, il l'a toujours été, personne ne l'a suffisamment aimé pour l'empêcher de l'être. C'était cela qui nous plaisait. C'est pour cela qu'il était payé.

Il est trop facile de faire de la morale a posteriori alors que l'on a soutenu sans ciller l'immoralité lorsqu'elle crevait les yeux puisqu'elle créait des richesses sans fin ; de sacrifier celui qui a toujours consciencieusement rempli le rôle de bouc émissaire sur l'autel de notre bonne conscience. Qui n'a pas frissonné en voyant la garde noire de Tyson à la sortie de son vestiaire ? Et de quels recoins pas très reluisants de notre inconscient viennent ces frissons ?

Lorsque le miroir nous montre la fange, il est facile d'accuser le miroir. Et Tyson est le miroir dans lequel il faut nous regarder. Chacun est complice de ce qu'un champion soit devenu, en direct, aussi incontrôlable qu'un pitbull que la seule solution humaine aurait été d'abattre sur place. Tout le monde voulait cela : d'Amato, Jimmy Jacobs et Bill Cayton, Don King, Robin Givens, Donald Trump, John Horne et Rory Holloway, Sadik Muhammad, Richie Giachetti et Charles Bietry, tous les médias qui se faisaient l'écho complaisant de cette folie qui n'est pas celle de Tyson, mais la nôtre. Celle que nous méritons, pour laquelle nous payons notre abonnement aux chaînes cryptées et dont personne ne nous absoudra.

Ce que l'on aurait voulu c'est que la bête meure. Nos désirs sont des ordres, ils seront exaucés. L'un des « psychologues » qui veulent le bonheur de Tyson, que l'on reconnaît à son treillis et à son air bienveillant, était chargé de lui hurler avant ses combats : « L'exécution sera télévisée ! » Ce serait le plus rentable. Ce serait donc le mieux.

On n'aurait pas donné à l'époque très cher de la peau de Tyson, personne n'aurait été surpris si l'on avait retrouvé son corps décomposé dans le coffre d'une limousine, et pourtant ses aventures ont continué. Sur le ring d'abord, le seul endroit où il se sentait en sécurité (à tort) : 10 combats, 5 victoires sur des adversaires très moyens, 2 *no-contest*, mais surtout 3 défaites, la première

(pitoyable) contre Lennox Lewis, les deux autres (piteuses) contre des adversaires très-très moyens, tout cela en six ans de lent déclin de ses fabuleuses qualités. Dans la vie, bien sûr, où Tyson embouteille la rubrique faits-divers des magazines à scandale : soi-disant sobre, il est arrêté à plusieurs reprises pour conduite en état d'ivresse ; végétarien militant, il se tape du poulet à tous les repas ; musulman convaincu, il déclare que plus il voit de mosquées, plus il voit le diable. Il coche toutes les cases du boxeur en détresse : catch, stand-up lamentables, bagarres confuses, biographies foireuses. Il se marie, il divorce, il perd sa fille dans un accident domestique, il investit dans une plantation de marijuana dont il consomme l'équivalent d'une meule par semaine. Tout et n'importe quoi, mais, bizarrement, le public professe une certaine indulgence à l'égard de celui qui bafoue toutes ses valeurs (mais soutient Donald Trump à qui il voulait casser la gueule lorsqu'il le soupçonnait de coucher avec Robin Givens) et dit à peu près n'importe quoi aussitôt qu'on lui tend un micro ou qu'il aperçoit une caméra, sans doute parce que l'opinion le considère comme un enfant perdu, menteur mais sincère, et les médias comme le bon client par excellence, sincère, mais menteur.

Évidemment, Tyson (53 ans) s'entraîne et laisse planer un doute sur son éventuel retour.